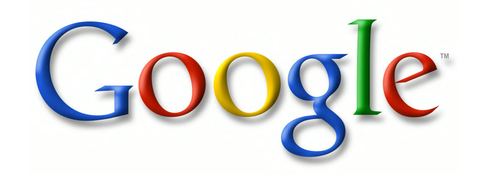
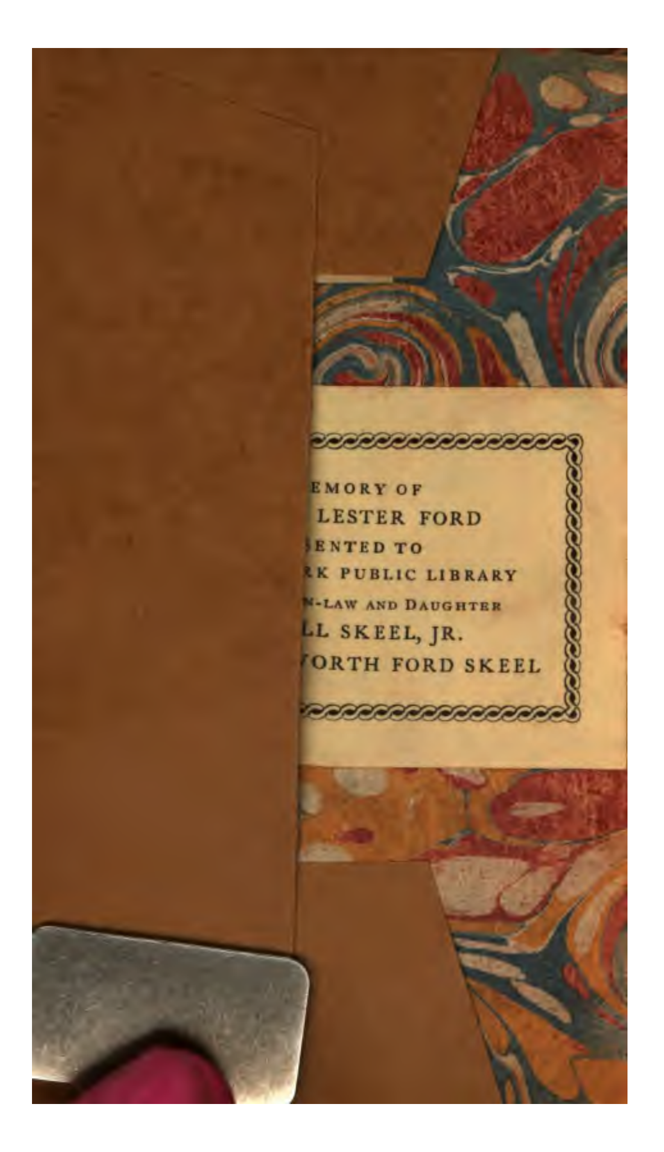




EMORY OF
LESTER FORD
ENTED TO
RK PUBLIC LIBRARY
N-LAW AND DAUGHTER
LL SKEEL, JR.
ORTH FORD SKEEL



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-DEUXIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-DEUXIEME.

Contenant le Ier. & partie du IIe. Dialogue de *Rousseau* Juge de *Jean Jaques*.

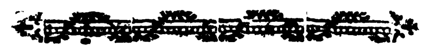


A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.
DIALOGUES.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par son Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me suis fait un devoir sacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce seroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de son siecle devoit

(*) L'Editeur de ce Dialogue est Monsieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en déposa ensuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

nécessairement produire sur une ame aussi sensible que la sienne (†) : mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une considération que je

(†) L'histoire des persécutions excitées contre M. Rousseau par les Ecclésiastiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, est entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes, sur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux passages, pris au hasard, dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens, les Musiciens, les Partisans du despotisme, les Auteurs, les Dévots, & sur-tout les Philosophes de l'Ecole moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

n'avois pas prévue, m'obligea à l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie;

" Est-ce un Savant qui dispute contre les
„ Savans ? non : c'est l'Auteur d'un opéra,
„ & de deux comédies sifflées. Est-ce un
„ homme de bien qui, trompé par un faux
„ zele, fait des reproches indiscrets à des
„ hommes vertueux ? Nous avouons avec
„ douleur, & en rougissant, que c'est un
„ homme qui porte encore les marques fu-
„ nestes de ses débauches, & qui, déguisé
„ en Saltimbanque, traîne avec lui de vil-
„ lage en village, & de montagne en mon-
„ tagne, la malheureuse dont il fit mourir
„ la mere, & dont il a exposé les enfans à
„ la porte d'un hôpital, en rejettant les
„ soins qu'une personne charitable vouloit
„ avoir d'eux, & en abjurant tous les sen-
„ timens de la nature, comme il avoit dé-
„ pouillé ceux de l'honneur & de la Reli-
„ gion ".

& le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés, pour que j'aye voulu paroître m'en charger un seul inst-

---

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

" Je veux faire, avec simplicité, la déclaration que semble exiger de moi cet article. Jamais aucune maladie de celles dont parle ici l'Auteur, ni petite, ni grande, n'a souillé mon corps. Celle dont je suis affligé, n'y a pas le moindre rapport: elle est née avec moi, comme le savent les personnes encore vivantes qui ont pris soin de mon enfance. Cette maladie est connue de MM. Malouin, Morand, Thierry, Daran, & du frere Côme. S'il s'y trouve la moindre marque de débauche, je les prie de me confondre, & de me faire honte de ma devise. La personne sage & généralement estimée, qui me soigne dans mes maux & me console dans mes

tant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à

„ afflictions, n'est malheureuse, que parce „ qu'elle partage le sort d'un homme fort mal- „ heureux; sa mere est actuellement pleine „ de vie & en bonne santé malgré sa vieil- „ lesse. Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer „ aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, „ ni ailleurs. Une personne qui auroit eu „ la charité dont on parle, auroit eu celle „ d'en garder le secret; & chacun sent que „ ce n'est pas de Geneve, où je n'ai point „ vécu, & d'où tant d'animosité se répand „ contre moi qu'on doit attendre des infor- „ mations fidelles sur ma conduite. Je n'a- „ jouterai rien sur ce passage, sinon qu'au „ meurtre près, j'aimerois mieux avoir fait „ ce dont son Auteur m'accuse, que d'en „ avoir écrit un pareil „.

L'autre se trouve dans une espece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort

l'instant leur compatriote, *qui parle si bien la langue du pays*; ils pleureront sur les angoisses d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle de-

de M. Rousseau; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de son école, sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état*; puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'est pas sans
" exemple, il paroissoit jamais un ouvrage
" où d'honnêtes gens fussent impitoyable-
" ment déchirés par un artificieux scélé-
" rat, qui pour donner quelque vraisem-
" blance à ses injustes & cruelles imputa-
" tions, se peindroit lui-même de couleurs
" odieuses, anticipez sur le moment & de-
" mandez-vous à vous-même : si un impu-
" dent, un Cardan, qui s'avoueroit coupa-
" ble de mille méchancetés, seroit un ga-
" rant bien digne de foi; ce que la calomnie
" auroit dû lui coûter, & ce qu'un forfait

voit voir toute la terre se liguer contre son repos & son honneur ; & ils commenceront la vengeance qui attend ses lâches

---

,, de plus ou de moins ajouteroit à la turpi-
,, tude secrete d'une vie cachée pendant plus
,, de cinquante ans sous le masque le plus
,, épais de l'hypocrisie. Jettez loin de vous
,, son infâme libelle, & craignez que, sé-
,, duit par une éloquence perfide, & en-
,, traîné par les exclamations aussi puériles
,, qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne
,, finissiez par devenir ses complices. Dé-
,, testez l'ingrat qui dit du mal de ses bien-
,, faiteurs ; détestez l'homme atroce qui ne
,, balance pas à noircir ses anciens amis ;
,, détestez le lâche qui laisse sur sa tombe
,, la révélation des secrets qui lui ont été
,, confiés, ou qu'il a surpris de son vivant.
,, Pour moi, je jure que mes yeux ne se-
,, roient jamais souillés de la lecture de son
,, ouvrage ; je proteste que je préférerois ses
,, invectives à son éloge ,,.

Essai sur la vie de Séneque, pag. 128.

persécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amusement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid Philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples & les plus sublimes, une

Qui peut lire ces deux passages, écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, sans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage, du fanatisme & des traits empoisonnés de l'envie !

bienveillance qui partageoit toutes les miseres du genre-humain, un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité, & sur-tout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes & son exemple lui attirerent une foule de disciples, & c'est à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien ; mais ses livres nous restent, & ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.



QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ÉCRIT.

J'AI souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ferois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela,

pliquer ce qui m'arrive de maniere pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à ſéduire la multitude; & ſi je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai raſſemblé ſoigneuſement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes ſoins n'aboutiſſant à rien qui pût me ſatisfaire, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raiſonner ſur des motifs particuliers qui m'étoient in-

connus & incompréhensibles, de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler : c'étoit entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires, & dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'argumens spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses; parce que celles-ci dérivent immédiatement des

premiers principes de la justice, des premiers élémens du bon sens & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelque-

fois je l'engage en des raisonnemens absurdes, je proteste derechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair & j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre est précisément ce qui l'a rendu tiede & languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, sans me contempler moi-même dans la position du monde la plus déplorable

& la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes, de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étouffent; & l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice &

vérité, sans louange & sans dépression. Cela n'est pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui est dû : il est par-là dispensé d'en prendre le soin lui-même. Il peut également & se taire sans s'avilir, & s'attribuer avec franchise les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui se sent digne d'honneur & d'estime & que le public défigure & diffame à plaisir, de quel ton se rendra-t-il seul la justice qui lui est due? Doit-il se parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il se vanter des qualités qu'il sent en lui, mais que tout le monde refuse d'y voir? Il y auroit moins d'orgueil que de bassesse à prostituer ainsi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuse justice, seroit plutôt se dégrader que s'honorer, & ce seroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre,

je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases & de comparer deux idées. Tandis que

je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit & soupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me sens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire: il est noyé dans un cahos de désordre & de redites, mais il y est: les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue, ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'en-

nui de cette lecture; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit? Quel uſage en pourrai-je faire? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainſi ſelon le cours naturel des choſes toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

ROUSSEAU

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables chofes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Jufte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détefter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eft ce même homme dont les pompeufes productions vous ont fi charmé, fi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de fafte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juftes, même avec les méchans. Le fafte n'excite

tout au plus qu'une admiration froide & ftérile, & furement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Fafte ou force, qu'importe le mot, fi l'idée eft toujours la même? Si ce fublime jargon tiré par l'hypocrifie d'une tête exaltée n'en eft pas moins dicté par une ame de boue?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du fafte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'infpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la féchereffe des fermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, fi l'on favoit chercher & ranimer dans fon cœur ces fentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réferve & que les paffions étouffent. Mais celui qui peut contempler de fang-froid

la vertu dans toute sa beauté, celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchans sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource, c'est un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exister? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce misérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce sera prendre le soin le plus inutile ou le plus superflu: car tout ce que je vous dirai ne sauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas besoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal semblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y est la même que sur notre terre, mais l'économie en est plus sensible, l'ordre en est plus marqué, le spectacle plus admirable; les formes sont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus sua-

ves, tous les objets plus intéressans. Toute la nature y est si belle que sa contemplation enflammant les ames d'amour pour un si touchant tableau, leur inspire avec le desir de concourir à ce beau systême la crainte d'en troubler l'harmonie; & de-là naît une exquise sensibilité, qui donne à ceux qui en sont doués des jouissances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou seulement plus simples & plus pures, elles prennent par cela seul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature sont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation & à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur premiere direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa premiere destination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainsi le change; mais cet effet

vient principalement de la foiblesse de l'ame qui, suivant mollement l'impulsion de la nature, se détourne au choc d'un obstacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui suit plus vigoureusement sa course ne se détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obstacle, ou s'amortit & tombe à sa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils sont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela seul leur ame garde toujours son caractere originel. Les passions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de soi pour principe, sont toutes aimantes & douces par leur essence ; mais quand, détournées de leur objet par des obstacles, elles s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent irascibles & haineuses, & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire, un senti-

ment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien; c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis,

c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contr'eux, ſans ſortir ni de ſa place, ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur ame pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale quand ils déſeſpérent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions, mais auſſi de leur force; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede, ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour, l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine

du second, devenue sa passion principale, survive à son amour & même s'accroisse après qu'il est éteint; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival si-tôt qu'il ne le craint plus. Or si les ames foibles & tiedes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défléchies, & si les amès grandes & fortes se tenant dans leur premiere direction, conservent mieux les passions douces & primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes: mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amol-

ir leurs ames au point de faire le mal
ar foibleffe, par crainte, par néceffi-
é : ils ne font exempts ni de fautes ni
le vices ; le crime même ne leur eft
as étranger, puifqu'il eft des fitua-
ions déplorables où la plus haute ver-
u fuffit à peine pour s'en défendre &
ui forcent au mal l'homme foible mal-
ré fon cœur. Mais l'expreffe volonté
le nuire, la haine envenimée, l'envie,
a noirceur, la trahifon, la fourberie
font inconnues ; trop fouvent on y
oit des coupables, jamais on n'y vit
n méchant. Enfin s'ils ne font pas
lus vertueux qu'on ne l'eft ici, du
noins par cela feul qu'ils favent mieux
'aimer eux-mêmes, ils font moins
nalveillans pour autrui.

Ils font auffi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent confiftent en des élans vigoureux ; mais fi-tôt qu'ils en fentent l'impuiffance ils s'arrêtent, fans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel feul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le fentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent

peu pour en sortir ; ils ne cherchent gueres à s'élever, & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mene point, & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete ; & quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver.

Le cortege inséparable de l'opulence leur feroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison, ils s'arrêtent, & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute, & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singuliérement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent



pas dans l'expreffion de leurs fentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoiffent & qui en font affectés eux-mêmes. C'eft un figne caractériftique auquel les initiés fe reconnoiffent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce figne fi peu connu & encore moins employé, eft qu'il ne peut fe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de fa fource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diftinguer; mais fi-tôt qu'il y parvient, on ne fauroit s'y méprendre; il eft vrai dès qu'il eft fenti. C'eft dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparfes, qu'il fe manifefte le plus furement. Mais dans des fituations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié diftingue bientôt fon frere de celui qui fans l'être veut feulement en prendre l'accent, & cette diftinction fe fait fentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arran-

gent point pour en faire; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe fait ſentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuſe découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuſe à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les ſeuls motifs qui puiſſent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en ſoient aſſez neuves, aſſez belles, aſſez frappantes pour mettre leur zele en efferveſcence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'eſt point pour eux un métier, ils commenceront ou ceſſeront de bonne heure ou tard, ſelon que le ſtimulant les pouſſera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il reſtera tranquille comme auparavant, ſans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, ſans ſentir cette ridicule démangeaiſon de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'au-

ROUSSEAU.

Le fecond dépouillement me paroît pourtant une conféquence affez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaifon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eft pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eft beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, & pour caufe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien atteftés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compofée, fans même infifter fur le doute s'il fait faire des vers, & par conféquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une chofe plus pofitive & plus fure; c'eft qu'il ne fait pas la mufique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude

qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ſerois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus ni moi ni perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcher du perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il ſait la muſique: la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous: car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le

connurent, & ſes amis lui reſterent toujours. Peu propre aux grandes ſociétés par ſon humeur timide & ſon naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre ſeul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il conſacra ſa jeuneſſe à la culture des belles connoiſſances & des talens agréables, & quand il ſe vit forcé de faire uſage de cet acquis pour ſubſiſter, ce fut avec ſi peu d'oſtentation & de prétention que les perſonnes auprès deſquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût aſſez d'eſprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher ſe donnoit ſans réſerve; complaiſant pour ſes amis juſqu'à la foibleſſe, il ſe laiſſoit ſubjuguer par eux au point de ne pouvoir plus ſecouer ce joug impunément.

Le ſecond, homme dur, farouche & noir, ſe fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans ſon affreuſe miſantropie, ne ſe plaît qu'à marquer ſa haine pour le genre-humain. Le premier, ſeul, ſans étude & ſans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, & conſacra ſes loiſirs, non à l'oiſiveté, encore moins à des travaux

nuiſibles, mais à remplir ſa tête d'idées charmantes, ſon cœur de ſentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, ſi elle eût été poſſible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le ſecond, tout occupé de ſes odieuſes trames, n'a ſu rien donner de ſon tems ni de ſon eſprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a paſſé ſa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en ſont inſéparables, il fait ridiculement contraſter ſes inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philoſophiques, il n'a rien ſaiſi, rien conçu que ſes horribles ſyſtêmes; & après de prétendus eſſais qui n'avoient pour but que d'en impoſer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien ſavoir que mal faire.

Enfin, ſans vouloir ſuivre cette oppoſition dans toutes ſes branches &

pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs: le second, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant qua-

rante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez; & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard

nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable: moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évident; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puisqu'il ne sait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat; & s'il n'en a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoise, encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiſſez-vous bien ce grand Muſicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la muſique Françoiſe, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je ſoupçonne quelque choſe de tout cela ; mais il n'en eſt pas moins vrai que J. J. étant plus que perſonne ſon admirateur, donne lui-même du poids à ſon ſuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de ſon talent, d'accord, je le ſuis auſſi ; mais quant à ſon ſuffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choſes avant de ſavoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puiſqu'il vous eſt ſuſpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muſicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour compoſer de la muſique, il faut la

la ſavoir ſans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique, ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez! Cela étant, permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différem-

ment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que ſur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté, qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *trio* (*), & grand nombre d'au-

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'an-

tres répandus dans ce Dictionnaire, & qui surement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la

---

née 1749 & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public, que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſ-

qu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit pas la muſique. Or, quoique vous en puiſſiez dire, de ce qu'un homme qui ne ſait pas la muſique n'a pu faire un prodige de l'Art univerſellement admiré, il ne s'enſuit pas, ſelon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins eſtimé.

ROUSSEAU.

Dans les choſes dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & ſur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaiſir plus modéré. Cet engoüement ſubit, quelle qu'en ait été la cauſe au moment où le ſoi-diſant Auteur étoit l'objet de la dériſion publique, n'a rien eu d'aſſez naturel pour faire autorité chez les gens ſenſés. Je vous ai dit ce que je penſois du Dictionnaire, & cela, non pas ſur l'opinion publique, ni ſur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art, n'eſt là que pour la plaiſanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront

faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses

chants un effet qu'on ne ſent dans aucune autre Muſique Françoiſe. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compoſiteurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, poſé ſeulement par l'Auteur de la lettre ſur la Muſique Françoiſe qui en a fait enſuite un article du Dictionnaire, & ſuivi ſeulement par l'Auteur du Devin eſt une grande preuve de plus que ces deux Auteurs ſont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi ſur l'Art, plutôt que la routine d'un profeſſeur qui le poſſede ſupérieurement. Ce qui peut faire honneur au Muſicien dans cette piece eſt le récitatif: il eſt bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en eſt neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille auſſi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif ſans les airs, que les airs ſans

le récitatif; mais je fens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prifable pour les gens de goût, c'eft le parfait accord des paroles & de la mufique, c'eft l'étroite liaifon des parties qui le compofent; c'eft l'enfemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiffe en ce genre. Le Muficien a par-tout penfé, fenti, parlé comme le Poëte, l'expreffion de l'un répond toujours fi fidellement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils font toujours animés du même efprit; & l'on me dit que cet accord fi jufte & fi rare réfulte d'un tas de pillages fortuitement raffemblés? Monfieur, il y auroit cent fois plus d'art à compofer un pareil tout de morceaux épars & découfus qu'à le créer foi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eft pas nouvelle; elle paroît même fi folide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous fi bien prouvés, ils font maintenant perfuadés que la piece entiere, paroles & mufique, eft d'une autre main, & que le charlatan

a eu l'adresse de s'en emparer & l'impudence de se l'attribuer. Cela paroît même si bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien nécessairement recourir à quelque explication semblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il est incontestablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels ; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc ; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc ce véritable auteur ? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois ?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*. . . .

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J.J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert, sont & seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolese, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'est plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces musiques ainsi pillées on sent les coutures & les pieces de rapport, & il me semble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune physionomie nationale. Ce n'est pas plus de la musique Italienne que de la musique Françoise. Elle a le ton de la chose & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors si neuf qu'il n'ait employé que là? & si c'est son unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, sans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un second Opéra semblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé jusqu'ici quelque obscurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarraſſé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

* Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles ſont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit du véritable Auteur de la piece, il me ſuffit que celui qui s'eſt dit l'être, ſoit par ſon ignorance & ſon incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raiſon qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue auſſi, ni la lettre ſur la Muſique Françoiſe, ni aucun des autres livres qui portent ſon nom & dans leſquels il eſt impoſſible de ne pas ſentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'aſſez de ta-

lens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de ſon effervefcence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-ſeulement n'eſt pas le ſien, mais auquel il n'entend abſolument rien; qu'un homme qui, ſelon vous, eut aſſez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour réſiſter à la démangeaiſon d'écrire ſi naturelle aux jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent, pour laiſſer meurir vingt ans ſa tête dans le ſilence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ſes productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ſes grandes & ſublimes vues aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres auſſi lâches que puériles une réputation uſurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement? Ce ſont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui ſe parent ainſi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & penſante a ſenti le délire & l'attrait du travail d'eſprit, ne va pas ſervilement ſur la trace d'un autre pour ſe parer ainſi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de ſon propre fonds. Allez, Mon-

ſieur, celui qui a pu être aſſez vil & aſſez ſot pour s'attribuer le Devin du Village ſans l'avoir fait & même ſans ſavoir la muſique, n'a jamais fait une ligne du Diſcours ſur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'aſſocieront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme ſenſé. Que d'autres qui ne ſont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en ſuis fâché pour mon eſpece; elles devroient parler à toute ame ſenſible & douée de l'inſtinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendriſſent, me donnent la volonté ſincere d'être meilleur, ſont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres ſurlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-deſſus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien eſt le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je ſens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes ſentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de

toute droiture, de toute juſtice, de toute bonté, s'eſt captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miſeres humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des paſſions cette voix intérieure que tous nos philoſophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'eſt fait ſifler d'eux & de tout ſon ſiecle pour avoir toujours ſoutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fuſſent méchans, que ſes vertus lui venoient de lui-même, que ſes vices lui venoient d'ailleurs: il a conſacré ſon plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduiſent dans notre ame les paſſions nuiſibles, à montrer que la bonne

éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes

dans mon esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébêté de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels, que leur sang appauvri dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux

yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chaſtes qui ſeuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des inſtrumens de plaiſir qui leur ſont auſſi mépriſables que néceſſaires, comme ces vaſes dont on ſe ſert tous les jours pour les plus indiſpenſables beſoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une ſeule des lettres de l'Héloïſe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extaſes feroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monſieur, qu'il n'en eſt rien : ce n'eſt pas avec de l'eſprit & du jargon que ces choſes-là ſe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ſes fins qu'à force de ruſe & d'aſtuce, aille étourdiment ſe livrer à l'impétuoſité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis ſans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiſtes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, ſoldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philoſophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eſt peint, tout

eft démafqué fans jamais un mot d'aigreur ni de perfonnalité contre qui que ce foit, mais fans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours fuivi fa fougue au point d'avoir tout foulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans fa difgrace, & tout cela fans fe ménager ni défenfeur ni appui, fans s'embarraffer même du fuccès de fes livres, fans s'informer au moins de l'effet qu'ils produifoient & de l'orage qu'ils attiroient fur fa tête, & fans en concevoir le moindre fouci quand le bruit commença d'en arriver jufqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie eft-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *miférable* à qui l'on a ôté le nom de *fcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore affez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la baffeffe & l'indignité de fon ame; vous voulez que ce reptile ait pris & foutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, confacrant fa plume à la vérité, ne quête point les fuffrages du public & que le témoignage de fon cœur met au-deffus des jugemens des hommes?

Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénétrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une

ame double, que le fommaire du projet de paix perpétuelle foit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur foit forti d'une ame hypocrite & d'une mauvaife tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monfieur, non Monfieur; le mien ne fe prêtera jamais à cette abfurde & fauffe perfuafion. Mais je dis & je foutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne font pas le même homme. Voilà un fentiment fi bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'eft pourtant une erreur fans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres eft qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la mufique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche, & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès ?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece : des leçons d'Athéïſme, des éloges de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatires...

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoissez pas la ruse du drôle ! Il fait tout cela pour se mieux déguiser. Il fait de violentes sorties contre la présente administration (en 1772) dont il n'a point à se plaindre, en faveur du Parlement qui l'a si indignement traité, & de l'auteur de toutes ses miseres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque instant sa vanité se décele par les plus ineptes louanges de lui - même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il consacre avec soin tous ses écrits à la postérité sans même excepter Narcisse, & sans qu'il en manque une seule ligne.

ROUSSEAU.

C'est en effet une bien étonnante balourdise. Dans les livres qui portent son nom, je ne vois pas un orgueil aussi bête.

LE FRANÇOIS.

En se nommant il se contraignoit ; à présent

préſent qu'il ſe croit bien caché, il ne ſe gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien ! Mais, Monſieur, quel eſt donc le vrai but de ſes livres que cet homme ſi fin publie avec tant de myſtere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru ſi contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'eſt de ſe jouer du public & de faire parade de ſon éloquence, en prouvant ſucceſſivement le pour & le contre, & promenant ſes lecteurs du blanc au noir pour ſe moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détreſſe où il ſe trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être auſſi haineux que vous le faites, n'eſt gueres occupé de ſes ennemis ! Pour moi, ſans être vain ni vindicatif, je vous déclare que ſi j'étois à ſa place, & que je vouluſſe encore faire des livres, ce

ne feroit pas pour faire triompher mes perfécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il eft réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'eft une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'eft pas de ceux qu'il avoue. Car affurément il faudroit le fuppofer bien ftupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie fi mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obftiné, bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont fur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos fages, fi vertueux, fi juftes, fi fupérieurs à toute partialité; parmi toutes nos dames fi fenfibles, fi favorables à un Auteur qui peint fi bien l'amour, il ne s'eft trouvé perfonne qui ait fait la moindre réfiftance aux argumens triomphans de nos Meffieurs, perfonne qui ne fe foit rendu avec empreffement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on difoit tant aimer, que ce même J. J. fi fêté, mais fi rogue & fi haïffable, étoit la honte &

l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'est si bien passionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la chose seroit possible, vous seul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous proposer une distinction neuve & imprévue, qui ne le seroit pas si elle avoit la moindre solidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, selon moi, ne dit pas grand'chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage, communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter, ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui

leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit si bien que ces écrits sont de lui, que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de paſſages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer; mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits, les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je ne ſaurois faire : mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne

ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien préveaus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi réguliérement décrété? Quelle trouvaille pour eux! quel regret de l'avoir manquée!

LE FRANÇOIS.

Ah! c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt

fois la note dont vous parlez, sans y voir autre chose qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeste, & je ne me serois jamais douté du sens que vos Messieurs lui donnent, si je n'avois vu par hasard une lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet, & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire, & où il explique le sens de cette note, qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils & méthodistes qui, sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, & qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur

doctrine intérieure, mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur ve-

nin ; je doute qu'en finiſſant cette lecture, il s'en trouvât un ſeul aſſez impudent pour oſer renouveller ſon accuſation.

LE FRANÇOIS.

Je ſais qu'on blâme en général cette maniere d'iſoler & défigurer les paſſages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la paſſion d'un cenſeur injuſte ; mais par vos propres principes, nos Meſſieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'eſt encore moins dans des traits épars que dans toute la ſubſtance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poiſon que l'Auteur a pris ſoin d'y répandre : mais il y eſt fondu avec tant d'art, que ce n'eſt que par les plus ſubtiles analyſes qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le ſentir, il n'y eſt que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me ſuis point aviſé d'y en chercher, je puis

bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étois auparavant ; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois ! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai

ſenti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je ſuis ſûr que cet effet qu'ils ont produit ſur moi ſera le même ſur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet article entr'eux d'un côté, eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit, &

fur les difpofitions où vous laifferá leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eft, je crois, le moyen le plus fûr de porter fur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'impofer le fupplice de lire une immenfe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monfieur, je veux que vous lifiez le vrai fyftême du cœur humain rédigé par un honnête homme, & publié fous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit fe réfoudre à lire ces livres, fi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous feul, à

les trouver nuisibles & dangereux ; ce qui prouve assez que ces livres ont été composés, non comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais sentimens masqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils surprennent, séduisent, & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui, sur cet article, disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire

faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un scélérat qui couvoit de mauvais desseins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'espérez pas du moins que ce soit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou selon vous celui qui se donne pour tel, à l'examiner avec soin, & à démêler à travers son hypocrisie le fourbe adroit qu'elle a masqué si long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'ofez-vous propofer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de refpirer l'air qu'il refpire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore! Rouffeau vous a-t-il donc paru facile en liaifons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci fur mes pas, je ne m'en confolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant fa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreufe lifte de fes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement facré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond filence, & de ne lui jamais laiffer connoître que vous ayez même aucun foupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

ROUSSEAU.

Comment? vous m'étonnez. Cet en-

gagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a quant à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de

myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on ſait, & comment on le ſait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impoſés; & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me ſurprennent, & que je ne ſois curieux d'apprendre ſur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez ſur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaiſir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des ſentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démaſqué ce malheureux; ils étoient ſes amis, ils faiſoient profeſſion de l'être,

Séduits par un extérieur honnête & ſimple, par une humeur crue alors facile & douce, par la meſure de talens qu'il falloit pour ſentir les leurs, ſans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, ſe l'attacherent, & l'eurent bientôt ſubjugué; car il eſt certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme ſi ſimple & ſi doux, prenant tout d'un coup l'eſſor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions ſi bien fondées, ils ſe douterent bientôt qu'il y avoit là-deſſous quelque choſe qui n'alloit pas bien, que cet eſprit bouillant n'avoit pas ſi long-tems contenu ſon ardeur ſans myſtere, & dès-lors, perſuadés que cette apparente ſimplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme réſolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loiſir les meſures les plus ſures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils ſe concerterent donc pour éclairer toutes ſes allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même ſur la voie par la déclara-

myftere & de commifération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de repondre & de fe defendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait, & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impofés, & maintenant qu'il vous plait de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me furprennent, & que je ne fois curieux d'apprendre fur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez fur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaifir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des fentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démafqué ce malheureux; ils étoient fes amis, ils faifoient profeffion de l'être,

Séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs, sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, se l'attacherent, & l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout d'un coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclara-

ment l'épargner ſans ſe rendre reſponſable de la continuation de ſes crimes : car pour du repentir , ils ſavoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils ſavoient ce qu'ils devoient à la juſtice, à la vérité, à la ſureté publique , mais ils ne ſavoient pas moins ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce ſcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique ſans s'expoſer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commiſération pour lui , vouloient ſur-tout éviter le ſcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût ſon bien-être & ſa conſervation. Ils concerterent donc ſoigneuſement leurs démarches, & réſolurent de graduer ſi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiſſance ne s'en répandît dans le public qu'à meſure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en ſa faveur. Car ſon hypocriſie avoit alors le plus grand ſuccès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, & qu'il paroiſſoit ſuivre avec aſſez de courage pour mettre ſa conduite d'accord avec ſes principes, ſon audacieuſe morale qu'il ſembloit prê-

cher par ſon exemple encore plus que par ſes livres, & ſur-tout ſon déſintéreſſement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces ſingularités qui ſuppoſoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les déſapprouvoient. On applaudiſſoit à ſes maximes ſans les admettre, & à ſon exemple ſans vouloir le ſuivre.

Comme ces diſpoſitions du public auroient pu l'empêcher de ſe rendre aiſément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes miſes dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; ſon imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchiſe, il la fallut déguiſer. Cela paroiſſoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu preſque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureuſement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renſeignemens ſuffiſans pour l'accuſer & le convaincre, ſans qu'il parût que ce fût lui qui les eût four-

nis, on eut la prife néceffaire pour commencer l'œuvre de fa diffamation. Tout fe trouvoit merveilleufement difpofé pour cela. Dans fes brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états: tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'ofoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & fuffifamment aggravé, tout le refte devint facile. On put, fans foupçon d'animofité, fe rendre l'écho de fes amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & feulement pour l'acquit de leur confcience; & voilà comment, dirigé par des gens inftruits du caractere affreux de ce monftre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés fi long-tems, ne vit plus que du fafte où il avoit vu du courage, de la baffeffe où il avoit vu de la fimplicité, de la forfanterie où il avoit vu du défintéreffement, & du ridicule où il avoit vu de la fingularité.

Voilà l'état où il fallut amener les chofes pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs myfteres

mysteres qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne, & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables, & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractere, & sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriser par pitié pour ce malheureux: car vous de-

vez sentir que là-dessus sa sureté tient à son ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévérement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte, il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles, & pour employer ses fu-

nestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hom-

mes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une es-

pece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénetre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de

ce qui le regarde & l'intéresse le plus, qu'il se sentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ses regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus singuliere, la plus étonnante entreprise qui jamais ait été faite. Son plein succès atteste la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'est pas moins étonnant encore, est le zele avec lequel le public entier s'y prête, sans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il est l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous sentez bien néanmoins qu'un projet de cette espece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter sans le concours du Gouvernement: mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agissoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les séditieux écrits respiroient l'austérité républicaine, & qui, dit-on, haïssoit le Visirat, méprisoit les Visirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fussent

justes, que les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sureté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé

des gens de confiance chargés de bonnes inftructions & de beaucoup d'argent à Venife, à Turin, en Savoye, en Suiffe, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompenfé tous ceux qui travaillant avec fuccès, ont laiffé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de perfonnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien conftater la fcélérateffe de J. J. avec un zele......

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient furement pas eu dans le cas contraire pour le conftater honnête homme. Tant l'averfion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il feroit bien curieux, bien intéreffant de fuivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a

fallu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces

œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent ! Qui croiroit qu'un excès de scélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le perſonnage à tout le monde, ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il falloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot, c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire, ſans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés ſur des principes généraux, échouent ſouvent. En les appropriant tellement à

l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus ſûre. C'eſt ce qu'on a fait auſſi habilement qu'heureuſement avec notre homme. On ſavoit qu'étranger & ſeul, il étoit ſans appui, ſans parens, ſans aſſiſtance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que ſon humeur ſauvage tendoit d'elle-même à l'iſoler; on n'a fait pour l'iſoler tout-à-fait que ſuivre ſa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le ſéqueſtrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En pouſſant la bonté juſqu'à lui laiſſer une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuſer? Ne falloit-il pas, en le laiſſant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un ſerpent ſe gliſſer dans la place publique ſans crier à chacun de ſe garder du ſerpent? N'étoit-ce pas ſur-tout une obligation particuliere pour les ſages qui ont eu l'adreſſe d'écarter le maſque dont il ſe couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ſes déguiſemens, tel qu'ils le montrent depuis-lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire

abhorrer pour l'empêcher de nuire ; combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de pièges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner ; on l'a fait décréter à Paris ; quel mal lui a-t-on fait ? Il falloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve ; on l'y a fait décréter aussi ; quel mal lui a-t-on fait ? On l'a fait lapider à Motiers ; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint ; quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse ; mais c'étoit pour

le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai; mais qu'importe? quelles blessures lui font-elles? N'est-il pas fait pour les souffrir, & quand chaque passant lui cracheroit au visage, quel mal après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne sait gré de rien, & tous les ménage-

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident, seroit, ce me semble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (†).

(†) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays pour y finir ses jours.*

Note de l'Editeur.

mens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter sa férocité. En prenant le plus grand soin de lui ôter tous ses amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'est sa coupable défiance qui seule le rend misérable. Sans elle il seroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout aussi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'est vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empressement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, sans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien surpris! Ces Grands-là ne pensoient pas sans doute, comme ce Seigneur Espagnol, dont vous savez la réponse

à Charles-quint qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent ; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne sait donc pas qu'il est un scélérat ?

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Tryc depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſéde ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on ſait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement ; c'eſt-à-dire, de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs

vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure est devenu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Messieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit surement le plus irrémissible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là!

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois,

où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré: tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

en éludant ſes queſtions d'un ton ſi rude & ſi mépriſant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand ſoin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ſes côtés une garde ou un ſergent qui parle ainſi fort clairement de lui ſans rien dire. On l'a montré, ſignalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux ſavoyards, dans tous les ſpectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le ſeul deſir manifeſté de trouver une choſe telle qu'elle ſoit, eſt pour lui l'infaillible moyen de la faire diſparoître. A ſon arrivée à Paris il cherchoit douze chanſonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout diſparut, tout fut anéanti dès l'inſtant, ſans qu'il en ait pu recouvrer jamais un ſeul exemplaire. On eſt parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immenſe toujours ſous les yeux de la populace qui le voit avec

horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il se faire décroter? Les décroteurs, sur-tout ceux du Temple & du Palais-royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? Ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroissoit si barbare & si ridicule en ce siecle philosophe, que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveller bien précieusement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, & en le faisant

promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J.J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! Le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ferois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

mis en œuvre un moyen très - ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénétre enfin ce manege, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant

passer

passer pour un homme insensible & dur. Car encore une fois rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, & que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! sans doute. Voilà le grand, le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et graces à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

ROUSSEAU.

Mais ne me disiez-vous pas au con-

traire que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'est-là sur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés & d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (*), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, &

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

On le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (*). On a re-

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis,

commandé à tout ce qui l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions, & que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin ; car aucun

---

lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains, sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent, est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de sang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort, de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, s'ils

ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui ſeroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe, perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un, perſonne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu

peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui foit impoffible de s'y dérober ; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre chofe, à le déprimer autant que le defiroient fes amis.

ROUSSEAU.

Comment, fes amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'eft un nom qu'aiment à prendre toujours nos Meffieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur follicitude pour fon bonheur, & , ce qui eft très-bien trouvé, pour le faire accufer d'ingratitude, en fe montrant fi peu fenfible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chofe que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai

dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (*). Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendit parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pou éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage, ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace que ſur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéreſſer cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui eſt de faire le fier ſur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance: qu'en penſez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il re-

conféquent plus cheres (*). Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas befoin, puifqu'il eft riche: mais pour le même argent il eft mieux fervi, fa baffeffe & la générofité de nos Meffieurs circulent ainfi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & méprifable, en paroiffant ne fonger qu'à fon bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il eft difficile que le miférable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, & tant mieux: car s'il fe fâche, cela prouve de plus en plus fon ingratitude, & s'il change de marchands

(*) *Voici une explication que la vérité femble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroiffoient en M. Rouffeau vers la fin de fes jours, faifoient craindre à fa femme qu'il ne fuccombât, faute d'une nourriture faine. Elle fe décida alors, avec l'aveu d'une perfonne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieufement fon mari, fur le prix qu'on la faifoit payer fa petite provifion de bouche. Voici le fait; & c'eft ainfi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de fes malheurs. Ses adverfaires s'y font pris bien adroitement, en pouffant à bout fa fenfibilité: c'étoit feulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prife fur fa grande ame.

Note de l'Editeur.

on répete aussi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix ; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal,

ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat?

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais

quand, pour l'unique plaisir de rendre sa diffamation plus complete, on lui passe journellement tous ses crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déjà faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échappe à ses surveillans, & qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tran-

quillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont ſans doute auſſi leurs raiſons ; cela ſuffit-il pour les juſtifier ? ſinguliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'eſt pas ſeulement en être témoin, c'eſt en être complice. D'ailleurs, ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité ? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer, comme ſi on n'en ſavoit rien ? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que

vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge qui dans le fond importe assez peu, car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du systême que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute

lumiere certaine des choses dont il est accusé. Cette double nécessité est fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop scandaleuse, & qui ne souffre pas qu'il soit convaincu sans être puni. Or voulez-vous qu'on le punisse sans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce seroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commisération qu'on veut suivre à son égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la sureté publique est, premiérement de le surveiller si bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le sache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & sur le reste d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil scélérat. Il est clair qu'ainsi bien avertis, ceux qui s'exposent à ses attentats, ne doivent, s'ils y succombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui

passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, surtout, quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premieres victimes ?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant ; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier

par préférence ; le lien de l'amitié lui pese; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs, & faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots.

Eux de leur côté, dans l'efpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expofer, par l'avantage qu'ils en efpérent, au rifque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à fe faufiler avec lui, voilà, Monfieur, ce qui me paffe. Que lui difent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perfonnage ? Un auffi grand fcélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à fes fins, fouffre toutes fortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, fans les fentir ou fans en faire femblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'infulte & de mépris d'une part, de baffeffe & de menfonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en font plus eftimables de fe facrifier ainfi pour le bien public. Approcher de ce miférable eft une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte fur fon caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige, & ne fauroit être affez at-

testé. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche, il s'accuse lui-même, & s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi, je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois assez du même avis, puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur, à ce compte, cet homme chargé de

tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue ? Elle ne feroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes ?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture,

droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit mesurée, & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle; elle n'est pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y sentois tant de rapport avec mes propres dispositions que, seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je

retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre comme on me le crioit sans cesse qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siecle où la philosophie ne fait que détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité.

Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué : lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrete & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fausse apparen-

ce sans réalité, sans vérité, sans attachement, sans aucun véritable accord de sentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empressement, je me livrois à l'espoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié sincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & ravissantes contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie & la seule consolation solide qu'on trouve dans l'adversité.

J'étois plein de ces sentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu resserrer mon cœur & en chasser les douces illusions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela sentir à combien de célestes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du sort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma misere; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance,

un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême, la haute opi-

nion que vous vouliez m'en donner ; & lorſque vous les combliez d'éloges, je ſentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'auſſi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques auſſi baſſes, comment la fauſſeté, la trahiſon, le menſonge pouvoient être devenus des inſtrumens de bienfaiſance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuſes ſont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins ſur tous les ſoupçons que ces machinations pouvoient m'inſpirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroiſſoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miſéricorde, & que voulant épargner à un ſcélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le ſcandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en deſirer une pareille, ni lui-même

d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez dé-

montré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des

mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base & sceau de toute justice, sans lequel la société humaine crouleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vû un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception dans les tribunaux quoique souvent superflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, &, dans l'exemple

cusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés, doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en est du moins le meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui commu-

tément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuvé, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins sûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que ſeroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion; je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux

Puis-je deviner les éclaircissemens, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En feroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la premiere fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la premiere & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt

de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs & même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande con-

fiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage publique & unanime se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela,

on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. " Un malheureux, disent les
„ lettres de Londres, alloit subir le
„ dernier supplice, & il étoit déjà sur
„ l'échafaud, quand un spectateur per-
„ çant la foule cria de suspendre l'exé-
„ cution & se déclara l'auteur du crime
„ pour lequel cet infortuné avoit été
„ condamné, ajoutant que sa cons-
„ cience troublée (cet homme appa-
„ remment n'étoit pas philosophe) ne
„ lui permettoit pas en ce moment de
„ sauver sa vie aux dépens de l'inno-
„ cent „. Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, conti-

nue l'article, " a été renvoyé abſous,'
„ & le Roi a cru devoir faire grace au
„ coupable en faveur de ſa généro-
„ ſité „. Vous n'avez pas beſoin, je crois, de mes réflexions ſur cette nouvelle inſtruction de l'affaire, & ſur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez ſans doute ouï parler de cet autre jugement, où, ſur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accuſé, le douzieme aima mieux s'expoſer à mourir de faim avec ſes collegues que de joindre ſa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la ſuite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroiſſoit évidemment coupable. Ces exemples ſont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles ſe font publiquement, au lieu qu'en France où tout ſe paſſe dans le plus effrayant myſtere, les foibles ſont livrés ſans ſcandale aux vengeances des puiſſans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falſifiées pour le tromper, reſtent, ainſi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un ſecret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en eſt un de cette eſpece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la meſſe de la Pie que j'entends ſonner à St. Euſtache me ſemble un avertiſſement bien ſolemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriſer moins la foibleſſe, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs ſemblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en faſſe commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la ſingularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins poſſibles, peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le

condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des piéges du mensonge & des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture & de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé. Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sureté de l'innocence ? Eh qui ne sait, au contraire, que loin de s'y soucier de savoir si un accusé est innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte

le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle; avides de sang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déjà punis avant le

jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens, l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre! Allez, Monsieur, cette question n'avoit pas besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir

seul

ſeul pour refuſer de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on ſe permettroit de négliger pour d'autres une auſſi ſainte formalité? Je ne puis vous cacher qu'une ſécurité ſi cruelle & ſi téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaiſir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légére & dédaigneuſe façon de juger un homme alors ſi univerſellement eſtimé, perſonne ne l'eût pu croire, & ſi le public regardoit de ſang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange perſuaſion, il ſeroit étonné lui-même de voir les ſentiers tortueux & ténébreux par leſquels on l'a conduit inſenſiblement juſques-là ſans qu'il s'en ſoit apperçu.

Vous dites que les précautions preſcrites par le bon ſens & l'équité avec les hommes ordinaires ſont ſuperflues avec un pareil monſtre, qu'ayant foulé aux pieds toute juſtice & toute humanité, il eſt indigne qu'on s'aſſujettiſſe en ſa faveur aux regles qu'elles inſpirent, que la multitude & l'énormité de ſes crimes eſt telle que la conviction de chacun en particulier entraî-

neroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, & qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'imposture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insçu & en se cachant de lui, il suffit de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, & n'en sauroit dispenser. La même raison qui selon vous rend sa conviction superflue, en est une de plus selon moi pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embar-

ras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes; c'eſt celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves; mais jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléera dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon: mais prenez mieux ma penſée & celle de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, ſuivi, examiné avec le plus de ſoin s'accordent ſur cet article, & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déjà ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il

n'en feroit pas moins capable de tous.
On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans fon cœur. Je ne vois rien là que de jufte. L'horreur & l'averfion des hommes eft due au méchant qu'ils laiffent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette diftinction nouvelle. Pour le juger par fon caractere indépendamment des faits, il faudroit que je compriffe comment indépendamment de ces mêmes faits on a fi fubitement & fi furement reconnu ce caractere. Quand je fonge que ce monftre a vécu quarante ans généralement eftimé & bien voulu, fans qu'on fe foit douté de fon mauvais naturel, fans que perfonne ait eu le moindre foupçon de fes crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux chofes ont pu devenir fi évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être fans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même perfonne, elle a dû

nécessairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens si nouveaux, si contraires à ceux qu'on avoit portés jusqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, souvent trompeuses, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la possibilité qu'il ait passé quarante ans pour honnête homme sans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il passe depuis dix ans à tort pour un scélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence essentielle, que jadis on le jugeoit équitablement & sans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec passion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'est pour cela justement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres si différens, si contradictoires dans lesquels vous l'avez ci-devant divisé. Son hypocrisie a long-tems abusé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences &

n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie; tout son faste moral a disparu, son affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet

tout ce qui confirme ſon jugement, rejette ou explique à ſa mode tout ce qui le contrarie. Tous ſes mouvemens, ſes regards, ſes geſtes ſont interprétés ſelon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choſes que mille autres diſent ou font, & qu'on dit ou fait ſoi-même indifféremment, prennent un ſens myſtérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'eſt le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout ſelon le préjugé qu'on a, & l'on ne ſe conſole de l'erreur où l'on penſe avoir été, qu'en ſe perſuadant que c'eſt faute d'attention non de pénétration qu'on y eſt tombé. Tout cela eſt ſi vrai, que ſi deux hommes ont d'un troiſieme des opinions oppoſées, cette même oppoſition régnera dans les obſervations qu'ils feront ſur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations ſubtiles, prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment af-

fectés nous fait des impressions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore? si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner? On sait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de son aversion, qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt, on le jugeoit sans partialité, & qu'aujourd'hui la

prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J. ; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fiérement prononcée est non-seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est trompeuse & fausse, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mé-

rité dont ils difent exempter fa perfonne, ils en impofent & mentent, puifqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte puniffable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas befoin de grace & qu'un pareil mot n'eft qu'un outrage pour lui. Ils font donc doublement injuftes, en ce qu'ils fe font un mérite envers lui d'une générofité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner fa perfonne qu'afin d'outrager impunément fon honneur.

Venons pour le fentir à cette grace fur laquelle vous infiftez fi fort, & voyons en quoi donc elle confifte. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de mifere en mifere, fans lui laiffer aucun moyen poffible de s'en garantir. Connoiffez-vous pour un cœur d'homme de peine auffi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'eft par bonté, par commifération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la rifée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute fociété humaine, qu'on l'étouffe à plaifir dans la fange, qu'on s'amufe à l'enterrer tout vivant? S'il fe pouvoit

que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi? Non sans doute; il n'y a point de tourment, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice? Non, non, quoiqu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi; puisqu'au milieu de tout son opprobre, il ne laisse pas de vivre & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, insensibles à la honte y sont dans leur élément. Le

mépris n'affecte gueres celui qui s'en ſent digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le ſang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable diſſimulation, la profonde hypocriſie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection preſque incroyable dont vous faites ici ſon élément naturel. Comment, Monſieur, un homme ſi haut, ſi fier, ſi orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, ſelon vous, ſe contenir & garder quarante ans le ſilence pour étonner l'Europe de la vigueur de ſa plume ; un homme qui met à un ſi haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout ſacrifié à une fauſſe affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de ſa gloire, éblouir

tous ſes contemporains de l'éclat de ſes talens & de ſes vertus, fouler à ſes pieds tous les préjugés, braver toutes les puiſſances, & ſe faire admirer par ſon intrépidité. Ce même homme à préſent inſenſible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie & ſe repoſe mollement dans la fange comme dans ſon élément naturel! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute inſenſibilité peut exiſter dans une ame capable d'une telle effervefcence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'aſyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il eſt poſſible, il faut les ſentir injuſtes; & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de ſon cœur inacceſſible à l'opprobre. Alors on peut ſe conſoler de l'erreur ou de l'injuſtice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne ſont pas pour celui qui les reçoit, & dans le ſecond ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il eſt vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils

& méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le font pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux systême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de misères pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignardent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une, même pour un coupa-

ble, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces, est venu fiérement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoissant parfaitement son innocence ; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsédent & tiennent sa destinée en leurs mains ; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais ; & quand il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix ; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abuser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus

cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable; que seroit cette grace si je le supposois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre? Mais, dites-vous, il est coupable, on en est certain puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractere, & vous m'alléguez son caractere pour éluder la réguliere discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire: on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses œuvres parlent pour lui! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appellez ses œuvres sont bien ses œuvres.

C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confusément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout, & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement? C'est pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur

grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & févere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, graces au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagri-

ner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau? .... Comment Monsieur, un traitre, un voleur, un empoisonneur, un assassin! ...... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoique vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant: mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractere affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-

ſeulement à le démaſquer aux *yeux* du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant ſon reſpect pour d'anciennes liaiſons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inſtrument de ſa perte, n'a-t-il pas dû, cela poſé, ſe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à ſa dénonciation la condition de la grace du ſcélérat, & le ménager tellement en le démaſquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conſervât la liberté d'un honnête homme ?

ROUSSEAU.

Votre ſuppoſition renferme des choſes contradictoires ſur leſquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette ſuppoſition même je me ſerois conduit & vous auſſi, j'en ſuis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le ſcélérat ſans me montrer & le confondre, vu ſur-tout les liaiſons antérieures que vous ſuppoſez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accuſateur de prévenir préalablement le coupable de ce que ſon devoir l'obligeoit à faire à ſon

égard. Encore moins aurois - je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui - même dont rien ne peut le dispenser, sur - tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & preſque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Meſſieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choſes qu'ils ajuſtent enſuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers eſt-il employé dans cette piece ? Eſt-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non ; c'eſt une jeune fille qui ſe croyant trahie par ſon amant, le dit dans

dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé ? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement ? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même ? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne varient point ; & je ne

puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur, & aux juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus sure, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les

suretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui seule prévient deux grands scandales, savoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Messieurs alléguent néanmoins pour raison de leurs procédés frauduleux le soin d'éviter le scandale. Mais si le scandale consiste essentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le reste des hommes qui n'en savoient rien. L'air de mystere & de réserve qu'on met à cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidelle aux secrets qu'on lui confie; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-soigneusement au seul qui, s'il est coupable, le sait nécessairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le scandale, & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi, avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer, plutôt que de le diffamer sans le confondre, & il faut

certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raiſons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Suppoſons qu'au lieu d'aller creuſant ſous ſes pas tous ces tortueux ſouterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du ſcandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laiſſer tranquillement continuer & conſommer ſes crimes en ſe contentant de les voir & de les compter ſans en empêcher aucun; ſuppoſons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on ſe fût ouvertement & directement adreſſé à lui-même & à lui ſeul, qu'en lui préſentant en face ſon accuſateur armé de toutes ſes preuves, on lui eût dit: « miſérable qui fais l'honnête homme & qui
„ n'es qu'un ſcélérat, te voilà dé-
„ maſqué, te voilà connu; voilà tes
„ faits, en voilà les preuves, qu'as-tu
„ à répondre „? Il eût nié, direz-vous, & qu'importe? Que font les négations contre les démonſtrations? Il fût reſté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant ſon

dénonciateur : " remercie cet homme
„ généreux que sa conscience a forcé
„ de t'accuser & que sa bonté porte
„ à te protéger. Par son intercession
„ l'on veut bien te laisser vivre & te
„ laisser libre ; tu ne seras même dé-
„ masqué aux yeux du public qu'au-
„ tant que ta conduite rendra ce soin
„ nécessaire pour prévenir la conti-
„ nuation de tes forfaits. Songe que
„ des yeux perçans sont sans cesse
„ ouverts sur toi, que le glaive punis-
„ seur pend sur ta tête, & qu'à ton
„ premier crime tu ne lui peux échap-
„ per „. Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus simple, plus sure & plus droite pour allier à son égard la justice, la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainsi l'on se fût assuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immense appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours son train. On n'eût point eu besoin de le traîner si barbarement, ou selon vous si bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la justice & la vertu des honteuses livrées de la perfidie & du mensonge ; ses délateurs & ses juges n'eussent point été réduits à se

tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double scandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime aussi funeste qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit & qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace ni raison, ni humanité, ni sureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les

asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sureté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il de-

manda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-

on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile qu'il proposoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preu-

ves que celles qui suffisent pour les plus completes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans

qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu eſtimé, bien voulu de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur, ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers, ſi touchans, ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignomie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation, de ſa perſonne & de toute ſa deſtinée

comme des modeles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de misere en misere, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit, l'environner de souterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune ex-

plication, trouver, saisir aucun agresseur, & qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures, il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le systême qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée, sur des vertus qui me font horreur, sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer jusqu'aux dents, qui surprennent ensuite leur ennemi, le saisissent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un bàillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que mourant de ses blessures il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monsieur, votre équité, votre droiture, & sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en

faire tout croire les ont féduits. Aveuglés par leur paffion, ils ont entaffé faits fur faits, crimes fur crimes fans précaution, fans mefure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand foin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre fous peine de tout rejetter. Il a donc fallu chercher mille fubtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit fous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puiffe faire imaginer.

Un troifieme défaut de ces invincibles preuves eft dans la maniere de les adminiftrer avec tant de myftere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainfi les ténebres & ne marche pas fi timidement. C'eft une maxime en jurifprudence (*) qu'on préfume le dol dans celui qui fuit au lieu de la droite route des voies obliques & clandeftines. C'en eft

---

(*) Dolus præfumitur in eo qui recta via non incedit, fed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præfump.*

une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au systême de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce systême est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dres-

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

ſent à loiſir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres marchant de démonſtration en démonſtration parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent ſur leurs pas, &, sûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque paralogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues abſurdités vous tombez dans une autre, ſinon plus forte, au moins plus choquante? Vous juſtifiez un ſeul homme dont la con-

damnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes: car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible; tout se prête avec zele à son exécution: personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise! Si j'étois tenté de

l'admettre, ce ne feroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la fincere équité. Mais je connois auffi ce que peuvent fur les meilleurs cœurs les préjugés & les paffions & combien leurs illufions font quelquefois inévitables. Votre objection me paroît folide & forte. Elle s'eft préfentée à mon efprit long-tems avant que vous me la fiffiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à réfoudre, & vous doit embarraffer du moins autant que moi : car enfin fi le public n'eft pas tout compofé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un feul homme, il eft encore moins compofé fans exception d'hommes bienfaifans, généreux, francs de jaloufie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices font-ils donc tellement éteints fur la terre, qu'il n'en refte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu? C'eft pourtant ce qu'il faudroit admettre fi ce fyftême de fecret & de ténebres qu'on fuit fi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaifance & de charité. Laiffons à part vos Meffieurs qui font des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour

lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsédent, leur dire insolemment: *Parlez haut, traîtres que vous êtes; me voilà. Qu'avez-vous à dire?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime gé-

néralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant

d'indignité vous forçât de lui rendre votre estime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous seriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, soyez-en sûr. Je sens qu'en l'estimant & lui rendant justice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence

que vous ferez le feul peut-être qui ait le courage & la franchife de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai befoin d'éclairciffemens & d'obfervations faites par moi-même. Alors feulement je pourrai vous propofer ma penfée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'eft à quoi je fuis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma propofition que vous avez fi dédaigneufement rejettée? Vous voilà donc difpofé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une diftance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du fcélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à fa place. Que j'aille chercher un fcélérat déteftable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'eft une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ;
mais

mais que dans le doute si ce prétendu scélérat n'est point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en pense, c'est un des plus beaux devoirs que se puisse imposer un cœur juste, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'estime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif opposé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conserver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiser cet ours presque inabordable? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en si grande aversion. Encore sera-ce un bonheur si elles vous réussissent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent sans mesure & sans scrupule, & à qui elles n'attirent de sa part que des brusqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Est-ce à tort? Parlons franchement.

Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere il feroit par cela feul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du fyftême qu'on fuit avec lui, je fuis peu furpris qu'il repouffe avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accufent bien à tort d'être défiant; car la défiance fuppofe du doute, & il n'en fauroit avoir à leur égard : & que peut-il penfer de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il eft regardé dans le monde & qui ne peut échapper au fien, il doit pénétrer aifément les motifs dans l'empreffement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur deffein n'eft ni de fe lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais feulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni befoin ni deffein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleufes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche feroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous fera moins aifé, peut-être,

que vous ne pensez, de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractere atroce. C'est un secret inviolable qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve, il l'imitera, & par cela seul, se tenant en garde contre vous, il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il est en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me supposer seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous, & si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du desir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir,

fur-tout avec une difpofition fi favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Eft-il étonnant que l'ayant fi décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonfpect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il eft.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous pas auffi vos idées? Vous le defirez innocent, j'en fuis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le fens contraire: vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eft fort différent. Oui, je le defire innocent, & de tout mon cœur; fans doute je ferois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce feroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y feroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meffieurs ne font pas dans des difpofitions fi favorables à la

vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux toute entiere, & ils ne seroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la sureté de leurs personnes, soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison, le bon sens, & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande, puissante, nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & surtout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumieres; tout n'est autour de lui que piéges, mensonges, trahisons, ténebres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les

Jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des suretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances, les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pièces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre,

de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci : mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il est pleinement à leur discrétion ; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en est d'antérieurs, dequoi je doute,

je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni anti-date, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la cour, chez les Ministres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministere du Duc de C***., avant l'ambassade de l'Abbé de B***. à Venise & avant le voyage du Consul Le B***. à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A***. ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que

ces ouvrages ont exiſté avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon ſens m'oblige de ſuivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute eſpece, dont on n'a ceſſé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre veſtige. Tant que cette vérification ne me ſera pas poſſible, rien ne ſera ſi aiſé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront ſur mon eſprit aucune perſuaſion.

Pour ſavoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connuſſe bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un ſeul homme totalement iſolé, peut faire pour ſe prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par ſurcroît de précaution en ſe cachant de lui très-ſoigneuſement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, dequoi la puiſſance & la ruſe ne viennent-elles point à bout, quand perſonne ne s'oppoſe à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne con-

termine leurs ſourdes opérations ? A quel point ne pourroit-on point tromper le public ſi tous ceux qui le dirigent, ſoit par la force, ſoit par l'autorité, ſoit par l'opinion s'accordoient pour l'abuſer par de ſourdes menées dont il ſeroit hors d'état de pénétrer le ſecret ? Qui eſt-ce qui a déterminé juſqu'où des conjurés puiſſans, nombreux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime peuvent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiſſant intrigant ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs au lieu d'être tels ſoient ſes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté, par générosité, par compaſſion pour lui, ſoit ; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus : mais il réſulte

toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, & par-là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition: car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il

peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-même, doit vous faire ſentir comment le public ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme & plus de ſoin à l'étudier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée

nir, s'il est possible, à démêler la vérité? C'est de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne foi, & un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure

invincible; mais moi qui sais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste découvriroit l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme ; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme ; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répete, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens

qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades ; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient ; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement ? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traîtreuſement.

roît vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez & même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte, ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content

de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Écoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous, & pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

FIN du premier Dialogue.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES,



DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monſieur, vous l'avez vu?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage?

traire votre J. J. qui eſt cet homme nouveau. Le mien eſt l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'euſſiez parlé de lui, celuî que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de quarante ans. Juſques-là tous ceux qui l'ont connu, ſans en excepter vos Meſſieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'eſt ſi vous voulez un homme que je reſſuſcite, mais que je ne crée aſſurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craîgnez de vous abuſer encore en cela, & de reſſuſciter ſeulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé ſur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit eſt qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant ſur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel ſans fournir la preuve que vous

vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous pensez qu'ils se trompoient autrefois; moi je crois que c'est aujourd'hui qu'ils se trompent. Je ne vois point à votre opinion de raison solide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'est qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en existe une aujourd'hui; c'est qu'alors personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oseroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit savoir seroit un homme perdu, que pour faire sa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir sur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans sa jeunesse sont sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant sur son compte le langage qui convient à vos Messieurs. D'où je conclus que qui cherche en sincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où personne n'avoit intérêt à la déguiser. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis sur cet homme sont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens

en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, & je serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment ! Il vous a répondu ?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier ! Voyons

donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

" J'ai besoin de vous voir, de vous
» connoître ; & ce besoin est fondé
» sur l'amour de la justice & de la vé-
» rité. On dit que vous rebutez les
» nouveaux visages. Je ne dirai pas si
» vous avez tort ou raison : mais si vous
» êtes l'homme de vos livres, ouvrez-
» moi votre porte avec confiance ; je
» vous en conjure pour moi ; je vous
» le conseille pour vous. Si vous ne
» l'êtes pas, vous pouvez encore m'ad-
» mettre sans crainte ; je ne vous im-
» portunerai pas long-tems ».

Réponse.

" Vous êtes le premier que le motif
» qui vous amene ait conduit ici : car
» de tant de gens qui ont la curiosité
» de me voir, pas un n'a celle de me
» connoître ; tous croyent me connoi-

„ tre assez. Venez donc pour la rareté „ du fait. Mais que me voulez-vous, „ & pourquoi me parler de mes livres? „ Si les ayant lus ils ont pu vous laisser en doute sur les sentimens de „ l'Auteur, ne venez pas : en ce cas „ je ne suis pas votre homme, car vous „ ne sauriez être le mien „.

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois...... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une premiere impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du

féroce ou doucereux aſpect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une phyſionomie ouverte & ſimple qui promettoit & inſpiroit de la confiance & de la ſenſibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette phyſionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent ſe plaignent de ſon air froid & de ſon accueil repouſſant, dont heureuſement ils ne s'embarraſſent gueres.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents hor-

l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante perſonnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le ſecret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette hiſtoire de portraits des ſingularités qui m'ont porté à la ſuivre, & j'y ai trouvé, ſurtout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il deſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis on le fait

tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, fur un pareil expofé! J'avoue au contraire que ce fait feul bien avéré me paroîtroit déceler bien des chofes ; mais qui m'affurera qu'il eft vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queftion préfente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auffi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait foit difforme ou peu reffemblant, c'eft la chofe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, fans que de ces groffieres gravures on tire aucune conféquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens : mais ces copies défigurées font l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiftes diftingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas

avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laiſſe pourrir ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procede avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution: les Grands, les Auteurs, les Médecins, (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans,

toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui disposent de l'administration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroissent accidentels & fortuits ne sont que de successifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la suite a déjà sa place dans le tableau, & ne doit avoir son effet qu'au moment marqué. Tout cela se rapporte assez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir sous des noms différens. Selon vous c'est un systême de bienfaisance envers un scélérat; selon lui c'est un complot d'imposture contre un innocent; selon moi, c'est une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'existence puisque vous-même y êtes entré.

Il pense que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de sa diffamation, pour faciliter le succés de cette entreprise alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & méprisable. Vos Messieurs, qui n'oublient rien,

n'oublierent pas sa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparoître la gravure qui avoit été faite sur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la desiroit; mais la figure en étoit hideuse à tel point que pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Messieurs, l'admiration de Paris & de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on

à cette fin, lorſqu'ils montoient ſur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; ſans ſonger dans ma bêtiſe que ſouvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour maſquer dans le cours de leur vie un tiſſu de baſſeſſes & d'iniquités. Je voyois preſque tous ceux qui ſe piquent de fineſſe & de pénétration s'abuſer en ſens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le ſien. Je les voyois ſaiſir avidement en l'air un trait, un geſte, un mot inconſidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur ſagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un ſens ſubtil qui n'exiſtoit ſouvent que dans leur eſprit. Eh quel eſt l'homme d'eſprit qui ne dit jamais de ſottiſe? Quel eſt l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhenſible que ſon cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un regiſtre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commiſes, & qu'on ſupprimât ſoigneuſement tout le reſte, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les geſtes les plus indifférens, les diſcours les plus ſenſés, tout dans un

observateur qui se passionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il se complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme si cruellement, si légérement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques & rapides que par sa constante maniere d'être; seule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides em-

pressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, & ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remede à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car si, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon dessein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curiosité & commençoit par se mettre en garde, c'étoit dans mon esprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de semblable, je fus aussi touché que surpris non de l'accueil que cette idée m'attira de sa part, car il n'y mit aucun empressement ostensible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans son cœur.

ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le pris à ſon aiſe avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obſédoient, je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver, ce deſſein commun dût donner à tous une allure aſſez ſemblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la diſtinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le ſeul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla ſans peine m'attira ſa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement diſtingué des autres par de plus affectueuſes démonſtrations & par un attendriſſement pouſſé juſqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui ſans réſerve & lui lire ſes confeſſions. Il lui permit même de l'arrêter dans ſa lecture pour

prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée & vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre

pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les sables d'Afrique où sont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchans, farouches, & que les tigres sont sociables & humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à *tout* le monde; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques, insolentes & malhonnêtes, qui déceloient clai-

rement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux; mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la soli-

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre humain.

tude ; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit ſeul ? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne ſont point dans les déſerts, ils ſont dans le monde. C'eſt-là qu'ils intriguent & travaillent pour ſatisfaire leur paſſion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que ſoit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repouſſer ceux qui le pouſſent, pour écarter ceux qui ſont devant lui, pour fendre la preſſe & faire ſon chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de ſe tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds eſt donc un méchant, à votre compte, les autres plus forts, plus durs, plus ardens à percer ſont les bons ? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un diſcours publié par le Philoſophe D***. préciſément dans le tems que ſon ami J. J. s'étoit retiré dans la ſolitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui ſoit ſeul.* Juſqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des ſignes les moins équivoques d'une ame paiſible

paisible & saine exempte d'ambition, d'envie, & de toutes les ardentes passions filles de l'amour-propre, qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paisible & doux, jadis si universellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de Sages respectés & Descartes lui-même, changés dans un instant en autant de misanthropes affreux & de scélérats. Le Philosophe D * * *. étoit seul, peut-être, en écrivant cette sentence, mais je doute qu'il eût été seul à la méditer, & il prit grand soin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours seul! il ne se feroit gueres de mal.

Je crois bien que des solitaires qui le sont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils sont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en est pas chargé comme eux. Mais les solitaires par goût & par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressans. Ce n'est pas parce qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la

paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en jouissent alors délicieusement, & cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profession.

Je ne comprends pas comment un homme de bon sens peut adopter un seul moment la sentence du Philosophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en est pas moins absurde & fausse. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'est pas possible que le méchant aime à vivre seul & vis-à-vis de lui-même? Il s'y sentiroit en trop mauvaise compagnie, il y seroit trop mal à son aise, il ne s'y supporteroit pas long-tems, ou bien, sa passion dominante y restant toujours oisive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la société qui l'a fait naître & où l'on est à chaque instant forcé de se comparer; il languit & meurt faute

d'aliment dans la solitude. *Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit.* Cette maxime est moins éclatante, & moins arrogante, mais plus sensée & plus juste que celle du Philosophe D * * *, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sententieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent : ce n'est pas la foule qui fait la société, & c'est en vain que les corps se rapprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir & les haïr ; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs, n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet ; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses piéges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à

ſe voir l'objet de leur dériſion, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides careſſes, à travers leſquelles ils font malignement percer l'air inſultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuſes. Le mépris, l'indignation, la colere ne ſauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des ſentimens ſi pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent ſa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en ſa faveur avant d'avoir appris ſur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des ſolitaires, cela peut être vrai de quelques hommes ſinguliers qui s'étoient fait de fauſſes idées de la ſageſſe: mais au moins ils donnoient des ſignes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philoſophes que vous citez ont illuſtré leur ſolitude, prouvent aſſez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuſe, & qu'ils n'y paſſoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'eſt à quoi, ce me ſemble, il n'y paſſa pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru, ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun Philoſophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être: vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres; mais avez-vous oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus.

Mais si nous continuons à passer ainsi d'un sujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de suite le fil de mes observations, avant de passer aux conclusions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner si nos liaisons ne lui faisoient rien changer dans sa maniere de vivre; & j'eus bientôt toute la certitude possible que non-seulement il n'y changeoit rien pour moi; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choisir, il avoit pu suivre en liberté son penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant se cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maisons dans l'intention d'y reprendre ses plus anciennes liaisons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il cessa de faire des visites, & reprenant dans la Capitale la vie solitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea son tems entre l'occupation journaliere

dont il s'étoit fait une ressource, & les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité, mensonge, & que tous en s'empressant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroissoient si contens de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses & mensonge-

res, & indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, & après avoir cherché long-tems sans succès un homme, éteignit sa lanterne & se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, résolu de le juger non sur quelques mots épars, ni sur quelques circonstances particulieres, mais sur le concours de ses discours, de ses actions, de ses habitudes, & sur cette constante maniere d'être, qui seule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de suite, plus de persévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la justice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes décisions de l'amour-propre, n'en inspire au commun des hommes. Il fallut, par conséquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer sur rien, jusqu'à

ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffiſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne falloit pour en découvrir la cauſe, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raiſon ; ſi c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je fus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la muſique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit ſérieuſement ou par jeu, & puis à ſavoir au juſte quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de ſoin. Il falloit connoître exactement ſes reſſources & l'état de ſa fortune, vérifier ce que vous m'a-

viez dit de son aisance, examiner sa maniere de vivre, entrer dans le détail de son petit ménage, comparer sa dépense & son revenu, en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire & le dire contradictoire de vos Messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaisoit, quoiqu'il n'y réussît pas trop bien. Je cherchai la cause de ce bizarre plaisir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de son naturel & de son humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occasion je commençai à pénétrer. Il associoit ce travail à un amusement dans lequel je le suivis avec une égale attention. Ses longs séjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les especes. Il employoit un tems & des

soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres ; à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de sa vie domes-

tique, je m'y suis particuliérement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus sures que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sure, mais longue & pénible : elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zele de la justice & de la vérité, & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier, si ses goûts étoient dépravés ou sains, s'il étoit sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier, impérieux, tyran

dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté : comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique : quelles sortes d'affections lui sont habituelles ; quels genres de peine ou de plaisir alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser ; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il fait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il est doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses, s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant do-

pénétrer & lire dans fon ame, fur-tout lorfqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer fes premiers mouvemens, (fi tant eft néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puiffent compatir enfemble dans un même cœur). Mais c'eft fur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs fe contiennent le moins & fe décelent le mieux : c'eft auffi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis fouvent & vu mettre par d'autres fur ce chapitre en divers tems & à diverfes occafions : j'ai fondé ce qu'il penfoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à fa jouiffance, & ce qu'il eftimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere eftimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'hiftoire des réputations naiffantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faifoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des fuccès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il fupportoit pour fa part les dures cenfures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains

de ce siecle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses ; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu ?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport ; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma

bouche, & pour les faire avec bienſéance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monſieur! eſpérez-vous me donner ainſi le change? rempliſſez-vous ainſi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conſeil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la perſuaſion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laiſſer les doutes que vous avez fait naître ſi vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous eſt aiſé d'en ſortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conſeil que vous dites m'avoir donné. Il eſt malheureux pour J. J. que Rouſſeau ne puiſſe dire tout ce qu'il ſait de lui. Ces déclarations ſont déſormais impoſſibles parce qu'elles ſeroient inutiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſerva-

tions ? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très - exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel, féroce & dur jusqu'à la dépravation ; le mien est doux & compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable, inflexible & toujours repoussant ; le mien est facile & mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, & se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le seul misanthrope, farouche, déteste les hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès & trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du sien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, & voudroit voir tout le genre - humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de

vanité que de modeftie, content de fentir ce qu'il eft, il ne cherche point quelle eft fa place parmi les hommes, & je fuis fûr que de fa vie il ne lui entra dans l'efprit de fe mefurer avec un autre pour favoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de rufe & d'art pour en impofer, voile fes vices avec la plus grande adreffe & cache fa méchanceté fous une candeur apparente; le mien emporté, violent même dans fes premiers momens plus rapides que l'éclair, paffe fa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs: au furplus fans prudence, fans préfence d'efprit, & d'une balourdife incroyable, il offenfe quand il veut plaire, & dans fa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui fert & qui lui nuit fans même en fentir la différence. Enfin le leur eft un efprit diabolique, aigu, pénétrant; le mien ne penfant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & fouvent n'entendant les chofes les plus communes qu'en y rêvant à fon aife & feul, peut à peine paffer pour un homme d'efprit.

N'eft-il pas vrai que fi je multipliois ces oppofitions, comme je le pourrois

faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple, mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sures d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite & moins traversée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tran-

chantes aſſertions de vos Meſſieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous eſquiſſer ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en eſt empreinte dans mon eſprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux eſt le plus lié dans ſes parties & paroît former le mieux un ſeul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il repréſente, ſes goûts, ſes habitudes & tout ce qu'on connoît de lui, non-ſeulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès ſon enfance & de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même ſi j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractere dérive le plus pleinement de ſon ſeul tempérament eſt J. J. Il eſt ce que l'a fait la nature: l'éducation ne l'a que bien peu mo-

difié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de miseres, le tems, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse, son cœur reste jeune toujours; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui pour être demélées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire

de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sententieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, & subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions,
de

de son siecle, sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choses triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises, non qu'au fond ces propos soient répréhensibles, mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens, qui, sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, mal-adroit à dire, se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise maniere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si, selon

vous, déchiffrant ſi mal la muſique, il n'en avoit pu compoſer, à plus forte raiſon ſachant ſi mal parler, il n'avoit pu ſi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme aſſez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fauſſes apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'eſt pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la phyſionomie effacée ſemble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ſtupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, ſi-tôt qu'une matiere intéreſſante pour lui le tire de ſa léthargie. On voit ſa phyſionomie éteinte s'animer, ſe vivifier, devenir parlante, expreſſive, & promettre de l'eſprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ſes yeux à ſon âge, dans ſa jeuneſſe ils ont dû lancer des éclairs. A ſon geſte impétueux, à ſa contenance agitée on voit que ſon ſang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de ſa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, ſans être plus expreſſifs qu'à l'ordinaire, font ſeulement plus inconſidérés. Il éleve beaucoup la voix; mais

ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expression; mais ce n'étoit jamais au moment d'une explosion subite; c'étoit seulement lorsque cette explosion ayant précédé, avoit déjà produit son premier effet. Alors cette émotion prolongée agissant avec plus de regle, sembloit agir avec plus de force & lui suggéroit des expressions vigoureuses pleines du sentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand son sujet échauffoit son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment sa plume devoit mieux que sa langue parler le langage des passions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'est pas si contraire que vous pensez aux idées qu'on m'a données de son caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez sont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus sures enseignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

plus noble qui l'anime & le passionne est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent, rompre impétueusement en visiere au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en secret des noirceurs paroît un sage qui se possede ; & voilà comment, jugeant toujours sur les apparences, les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, &

fouvent jufqu'aux larmes pour les chofes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame fenfible. Mais, fur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui feul au monde, c'eft un égal attachement pour les productions de fes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépofoient contre fes propres idées, lorfqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher fon cœur, les goûtant avec le même plaifir, les louant avec le même zele que fi fon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que fi l'Auteur eût été fon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les fuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eft que tout cela n'eft jamais réglé par la prudence, & qu'il fe livre impétueufement au mouvement dont il eft agité fans en prévoir l'effet & les fuites, ou fans s'en foucier. S'animer modérément n'eft pas une chofe en fa puiffance. Il faut qu'il foit de flamme

ou de glace ; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroît peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit, les dévoroit elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt, & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai

fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, & tirer de-là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes, & qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute

action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible, puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une sensibilité physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de notre espece par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres, &, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sen-

timent de notre être; la négative ou repouſſante qui comprime & rétrécit celui d'autrui eſt une combinaiſon que la réflexion produit. De la premiere naiſſent toutes les paſſions aimantes & douces, de la ſeconde toutes les paſſions haineuſes & cruelles. Veuillez, Monſieur, vous rappeller ici, avec les diſtinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de ſoi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agiſſent ſur le cœur humain. La ſenſibilité poſitive dérive immédiatement de l'amour de ſoi. Il eſt très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre ſon être & ſes jouiſſances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il ſent devoir être un bien pour lui : ceci eſt une pure affaire de ſentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais ſi-tôt que cet amour abſolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la ſenſibilité négative; parce qu'auſſi-tôt qu'on prend l'habitude de ſe meſurer avec d'autres, & de ſe transporter hors de ſoi pour s'aſſigner la premiere & meilleure place, il eſt impoſſible de ne pas prendre en averſion tout ce qui nous ſurpaſſe, tout ce qui nous ra-

baiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe; je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à me-

fure que la société fe refferre par le lien des befoins mutuels, à mefure que l'efprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraffe plus d'objets, faifit plus de rapports, examine, compare ; dans ces fréquentes comparaifons, il n'oublie ni lui-même, ni fes femblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de fe mefurer ainfi l'on ne ceffe plus, & le cœur ne fait plus s'occuper déformais qu'à mettre tout le monde au-deffous de nous. Auffi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'efprit & fur-tout les gens de lettres font de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intenfité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'eft plus commun que des fots pétris d'amour-propre. Cela n'eft vrai qu'en diftinguant. Fort fouvent les fots font vains, mais rarement ils font jaloux, parce que fe croyant bonnement à la premiere place, ils font toujours très-contens de leur lot. Un homme d'efprit n'a gueres le même bonheur ; il fent parfaitement, & ce qui lui manque,

& l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir fur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le fent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclairciffemens m'ont paru néceffaires pour jetter du jour fur ces imputations de fenfibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, fans que les uns ni les autres fachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il eft des genres de fenfibilité de natures différentes & même contraires, qui ne fauroient s'allier enfemble dans un même individu. Paffons maintenant à l'application.

Jean-Jaques m'a paru doué de la fenfibilité phyfique à un affez haut degré. Il dépend beaucoup de fes fens & il en dépendroit bien davantage fi la fenfibilité morale n'y faifoit fouvent diverfion; & c'eft même encore fouvent par celle-ci, que l'autre l'affecte fi vivement. De beaux fons, un beau ciel, un beau payfage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit fi fort fur fes fens, qu'après avoir percé par quelque côté jufqu'à fon cœur. Je

J'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printems pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise ; il falloit l'eau, la verdure, la solitude & les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux, s'il n'y voyoit les soins de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere, & ôtant à celles qui sont purement materielles l'attrait séducteur des autres, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité, quoique vive, n'est jamais fougueuse, & sentant moins les privations que les jouissances, il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il posséde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir desiré, & il n'attend pas pour cesser que le desir cesse, il suffit qu'il soit attiédi. Ses goûts sont sains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin, les bons

mêts lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs, sans apprêt, mais choisis dans leur espece, & ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature; l'homme réfléchi est celui de l'opinion; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou

qui, pour vouloir passer les limites du plaisir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, & pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau; si l'impression n'en pénetre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui

le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir: il paroît distrait sans l'être & n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus

odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans, sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à découvert, ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient

de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas: elles sont naturelles & simples comme son caractere; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est-à-dire, que la haine de l'injustice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'hom-

me de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni prosélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien ; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes ; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable ; tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses en-

quefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond sa conduite & ses mœurs? Etudiez bien ses inclinations & ses goûts; cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes & des regles, & ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance; tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Par-là vous voyez que sa conduite doit être inégale & sautillante, quelques instans impétueuse, & presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire, & s'il n'étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore

core plus avec lui-même. Il chérissoit leur société; mais il avoit quelquefois besoin de se recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours seul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinson, m'a fait juger qu'il ne se fût pas cru si malheureux que lui, confiné dans son Isle déserte. Pour un homme sensible, sans ambition, & sans vanité, il est moins cruel & moins difficile de vivre seul dans un désert que seul parmi ses semblables. Du reste quoique cette inclination pour la vie retirée & solitaire n'ait certainement rien de méchant & de misanthrope, elle est néanmoins si singuliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui seul, & qu'il en falloit absolument démêler la cause précise, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la mesure des sociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réserve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impossibilité de flatter son langage & de cacher les mouvemens de son cœur mettoit de son côté un désavantage énorme vis-à-vis du reste des hommes,

qui, sachant cacher ce qu'ils sentent & ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mise, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de sa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois sentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la société humaine, qu'a-t-il substitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ses inconvéniens? Je sais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils se resserrent & se compriment dans la foule, qu'ils se dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effusion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuse qui fait la véritable jouissance de l'amitié ne peut gueres se former & se nourrir que dans la retraite: mais je sais aussi qu'une solitude absolue est un état triste & contraire à la nature: les sentimens affectueux nourrissent l'ame, la communi-

cation des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective, & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devroit donc être sombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme feroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la

risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir ?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent, qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, graces à vous n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il les possede sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont

plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puifqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai fentiment de bonheur, & que ceux qui les poffedent font également forcés de fe jetter dans l'avenir, faute de trouver dans le préfent des jouiffances qui les fatisfaffent.

Si l'on vous difoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, paffe régulièrement cinq ou fix heures par jour dans des fociétés délicieufes, compofées d'hommes juftes, vrais, gais, aimables, fimples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes & fages, pleines de fentimens & de graces, modeftes fans grimace, badines fans étourderie, n'ufant de l'afcendant de leur fexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes chofes & le zele de la vertu: que ce mortel connu, eftimé, chéri dans ces fociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compofe dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à fon choix des amis sûrs, des maîtref-

ses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi, je pense & vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit: Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, ses adroits, ses puissans persécuteurs travaillent depuis si longtems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, & se réfugiant dans les régions éthérées, il

y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourſuivront juſques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à ſon triſte cortege ne connoiſſent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertiſſent l'uſage de cette faculté conſolatrice, au lieu de s'en ſervir pour adoucir le ſentiment de leurs maux, ils ne s'en ſervent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les bleſſent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant ; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences, les préférences, les jalouſies, les rivalités, les offenſes, les vengeances, les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition, les deſirs, les projets, les moyens, les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs ; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que

le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'éleve ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de notre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée, ſait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes, il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une

passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la sienne en secouer le joug, il ne s'éleveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, & ne s'y soutiendroit pas long-tems. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins séches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur ; & lequel est le plus consolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent, & transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance, & si-tôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit épuise & fatigue à la longue, elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique, & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui

court, l'oiſeau qui vole, attachent ſes regards. Il s'arrête même à des ſpectacles ſans mouvement, pour peu que la variété y ſupplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts ſur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil ſtupide, tout cela l'arrête & l'amuſe quand ſon imagination fatiguée a beſoin de repos. Mais nos modernes ſages qui le ſuivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conſéquences à leur mode ſur les motifs de ſon attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour aſſez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de ſavoir ce qui l'occupoit ſi fort, mais aſſez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interpoſer entre l'objet & lui, attendirent avec une riſible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis enſuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regar

dant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une premiere inconséquence. La même opposition qu'offrent les élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs & dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est indolent, paresseux, sans vigueur; il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à

la dureté; il eſt doux, careſſant, facile juſqu'à la foibleſſe, & ne ſait pas ſe défendre de faire ou ſouffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il paſſe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité ſans même remarquer ce paſſage ni ſe ſouvenir de ce qu'il étoit l'inſtant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs cauſes primitives, il eſt lâche & mou tant que la ſeule raiſon l'excite, il devient tout de feu ſi-tôt qu'il eſt animé par quelque paſſion. Vous me direz que c'eſt comme cela que ſont tous les hommes. Je penſe tout le contraire, & vous ne penſeriez pas ainſi vous-même ſi j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raiſon* qui dans le fond ſignifie ici la même choſe: car qu'eſt-ce que la raiſon pratique, ſi ce n'eſt le ſacrifice d'un bien préſent & paſſager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare,

ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus rares qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours *c'eſt pour paroiſtre.* Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt, c'eſt-à-dire, à l'avenir que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement qu'autant vaudroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi

son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag?

Tout a concouru dès ses premieres années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans

qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues & les astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jetter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'userent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siecle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant

dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes, & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, & finit par nourrir de ses seules chimeres son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement

en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui faisant entendre après-coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses, & il se sentira d'autant plus à son aise avec

ſes amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent ſur les ſottiſes qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la converſation. Auſſi le plaiſir de vivre avec eux excluſivement ſe marquera-t-il ſenſiblement dans ſes yeux & dans ſes manieres; mais l'arrivée d'un ſurvenant fera diſparoître à l'inſtant ſa confiance & ſa gaité.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le ſentiment de ſon invincible ineptie au-dehors pourra lui donner ſouvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en averſion tout ce flux de complimens qui ne ſont qu'un art de s'en attirer à ſoi-même & de provoquer une eſcrime en paroles. Art ſur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, ſures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi bien qu'un au-

tre le langage de l'amour dans le *tête-à-tête*, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit : ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient; c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pourroient se tromper comme les autres sur sa mesure, & si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur sur son compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ſes contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute eſpece, chercheroit longtems dans le monde des ſujets où il trouvât tout cela. A force de deſirer, il croiroit ſouvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroitroient des qualités réelles, les moindres proteſtations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ſes attachemens il croiroit toujours trouver le ſentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans ſon attente & toujours careſſant ſon erreur, il paſſeroit ſa jeuneſſe à croire avoir réaliſé ſes fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles ſont, & malgré les erreurs, les fautes, & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire ſon illuſion chérie & lui faire ſentir que ce qu'il cherche ne ſe trouve point ſur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choſes bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de

maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'ensuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané seroit sans suite & stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille que de se tourmenter pour les adoucir; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le seroit pas non plus; & comment, foible & subjugué par ses penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison? Comment la vertu

qui

qui n'eſt que travail & combat régneroit-elle au ſein de la molleſſe & des doux loiſirs? Il ſeroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il feroit du bien, parce qu'il lui ſeroit doux d'en faire : mais s'il s'agiſſoit de combattre ſes plus chers deſirs & de déchirer ſon cœur pour remplir ſon devoir, le feroit-il auſſi? J'en doute. La loi de la nature, ſa voix du moins ne s'étend pas juſques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature ſe taiſe.

Mais ſe mettroit-il auſſi dans ces ſituations violentes d'où naiſſent des devoirs ſi cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des ſociétés naiſſent des multitudes de rapports nouveaux & ſouvent oppoſés qui tiraillent en ſens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route ſociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de juſtice que de réſiſter à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils deſirent, par cela ſeul qu'ils le deſirent. Mais celui qui ſe tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas beſoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de

céder à ſa fougue impétueuſe ou de ſe roidir pour y réſiſter, il ſe trouve naturellement ſoumis à ce grand précepte de morale, mais deſtructif de tout l'ordre ſocial, de ne ſe mettre jamais en ſituation à pouvoir trouver ſon avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut ſuivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de ſe. retirer tout-à-fait de la ſociété, & celui qui en vit ſéparé ſuit par cela ſeul ce précepte ſans avoir beſoin d'y ſonger.

Notre homme ne ſera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas beſoin de l'être, & par la même raiſon il ne ſera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oiſiveté, qui dans la ſociété ſont un ſi grand vice, n'en ſont plus un dans quiconque a ſu renoncer à ſes avantages pour n'en pas ſupporter les travaux. Le méchant n'eſt méchant qu'à cauſe du beſoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favoriſent pas aſſez, que ceux-là lui font obſtacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à ſon gré. Le ſolitaire n'a beſoin que de ſa ſubſiſtance, qu'il aime mieux ſe procurer par ſon travail dans la retraite que par ſes intrigues dans le monde;

qui feroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre ? Qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté ? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs & purs ; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien, il le fera quelquefois ;

& si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission : mais c'est par là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend guères de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus

souvent il est nul, & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur,

lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, & au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre ; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette premiere surprise il s'est relevé, & vraisemblablement ne se laissera plus abattre ; parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, & qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique & presque incroyable, plus seul au mi-

lieu de Paris que Robinson dans son Isle, & séquestré du commerce des hommes par la foule même empressée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble

au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard, dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténebres attendre sans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexi-

ble & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes-gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misere humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir & l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent en-*

core mieux que moi. Mais une ame expansive change-t-elle ainsi de nature, & se détache-t-elle ainsi de tout ? Tous ses malheurs ne viennent que de ce besoin d'aimer qui dévora son cœur dès son enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, resté seul sur la terre il attend le moment d'en sortir pour voir réaliser enfin ses visions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choses une patrie & des amis.

Il atteignit & passa l'âge mûr sans songer à faire des livres, & sans sentir un instant le besoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer si cher. Ses visions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée, accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir, tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche

plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer ; ce fut dis-je alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carriere où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, sages, heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être ; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie ; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secousses ; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société.

Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans cesse à les augmenter? En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrete opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd, une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, & réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame, sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits du-

rant dix ans de délire & de fievre ; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite, si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée, & les comparant à l'état réel des choses, il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison, la vérité, & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même sujet, il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page ; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail & de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'apperçevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les

musiciens, qui ne l'aiment pas, ne sont pas toujours sinceres, ne compensent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord sautent à la vue.

N'ayant l'esprit présent à rien, il ne l'a pas non plus à son travail, sur-tout forcé par l'affluence des survenans de l'associer avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige ensuite en grattant son papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages presque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainsi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans son tour d'esprit laborieusement paresseux, de ne pouvoir se résoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut satisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reste, le plus long, le plus ennuyeux travail ne sauroit lasser sa patience, & souvent faisant faute sur faute, je l'ai vu gratter & regratter jusqu'à percer le papier sur lequel ensuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de six ans s'y livrer avec le même goût & le

même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail, j'ai desiré de voir ce registre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit en simple copie plus de six mille pages de musique, dont une partie, musique de harpe & de clavecin, ou solo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle maniere de copier la musique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute espece tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail & son Opéra de Daphnis & Cloé, dont un acte entier est fait & une bonne partie du reste bien avancée, & le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des ac-

compagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait & distribué des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite & notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir dans les musiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit, ou pour l'y ajuster si bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute; mais il y a plus d'art, de travail, surtout de consommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature, soit par articles exactement détaillés, fait ensemble plus de huit mille pages de musique

(2), toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes, & ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait son unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour

---

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes ; pour les piler, les extraire, les distiller, les préparer de maniere à en tirer les usages auxquels il les destine ; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible, & beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige ; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. " Je connois, m'a-t-il dit, l'organisation végétale & la structure
» des plantes sur le rapport de mes
» yeux, sur la foi de la nature qui me
» la montre & qui ne ment point ; mais
» je ne connois leurs vertus que sur
» la foi des hommes, qui sont ignorans
» & menteurs ; leur autorité a généralement
» sur moi trop peu d'em-

qu'un homme qui n'est ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins suit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites, cependant, n'avoir vu chez lui nuls vestiges de préparations chymiques. Quoi ! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

ROUSSEAU.

Pardonnez - moi, vraiment ! J'ai vu dans sa petite cuisine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoisonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ses successeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poisons qu'on prépare dans des écuelles doivent se manger à la cuiller ; & que les potages ne s'escamotent pas.....

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Oh non! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenoit la géométrie pour se faire assassin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là.

ROUSSEAU.

Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice, & soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra J. J. accusé d'être un empoisonneur.

LE FRANÇOIS.

Laissons donc tous ces persiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéresseroient davantage

encore, j'en ſuis très-ſûr, s'il m'étoit poſſible ou permis ici de tout dire. Ce ſeroit abuſer de votre attention que de l'occuper à tous les ſoins que j'ai pris pour m'aſſurer du véritable emploi de ſon tems, de la nature de ſes occupations, & de l'eſprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des réſultats, & vous laiſſer le ſoin de tout vérifier par vous même, ſi ces recherches vous intéreſſent aſſez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans leſquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé ſix mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la conſtitution d'une Nation malheureuſe qu'à propoſer ſes idées ſur les corrections à faire à cette conſtitution, & cela ſur les inſtances réitérées juſqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faiſoit un devoir d'humanité des ſoins qu'il lui impoſoit.

Enfin, malgré la réſolution qu'il avoit priſe en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ſes malheurs ni de reprendre la plume à ce ſujet, les indignités continuelles qu'il y a ſouffertes, les harcellemens ſans relâche que

la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espece de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue est une des causes

du peu de ſuite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être aſſuré que cette copie de muſique n'étoit point un jeu, il me reſtoit à ſavoir ſi en effet elle étoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-la ? Pour abréger ces recherches, ſans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curioſité, & ſans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de ſon opulence, je me contentai de lui repéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du ſeul produit de ſes livres, & ſans avoir rançonné ſes libraires, il devoit être aſſez riche pour vivre à ſon aiſe de ſon revenu.

Vous avez raiſon, me dit-il, *ſi vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être ; mais ſi vous prétendez en conclure que la choſe eſt réellement ainſi & que je ſuis riche en effet, vous avez tort, tout au moins ; car un ſophiſme bien cruel pourroit ſe cacher ſous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail arti-

culé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres; de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui & sa compagne aujourd'hui sa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. " Voilà très fidellement,
„ me dit-il, à quoi se borne toute
„ mon opulence. Si quelqu'un dit me
„ savoir aucun autre fonds ou revenu
„ de quelque espece que ce puisse être;
„ je dis qu'il ment & je me montre;
„ & si quelqu'un dit en avoir à moi,
„ qu'il m'en donne le quart & je lui
„ fais quittance du tout.

„ Vous pourriez, continua-t-il ; » dire comme tant d'autres que pour » un Philosophe austere onze cents » francs de rente devroient, au moins » tandis que je les ai ; suffire à ma » subsistance, sans avoir besoin d'y » joindre un travail auquel je suis » peu propre, & que je fais avec plus » d'ostentation que de nécessité. A » cela je réponds, premiérement que » je ne suis ni Philosophe ni austere, » & que cette vie dure dont il plaît » à vos Messieurs de me faire un » devoir, n'a jamais été ni de mon » goût, ni dans mes principes, tant » que par des moyens justes & hon- » nêtes j'ai pu éviter de m'y réduire ; » en me faisant copiste de musique » je n'ai point prétendu prendre un » état austere & de mortification, mais » choisir au contraire une occupation » de mon goût, qui ne fatigât pas mon » esprit paresseux, & qui pût me four- » nir les commodités de la vie que mon » mince revenu ne pouvoit me procu- » rer sans ce supplément. En renon- » çant & de grand cœur à tout ce qui » est de luxe & de vanité je n'ai point » renoncé aux plaisirs réels, & c'est » même pour les goûter dans toute leur

» pureté que j'en ai détaché tout ce
» qui ne tient qu'à l'opinion. Les diſſo-
» lutions ni les excès n'ont jamais été
» de mon goût; mais ſans avoir jamais
» été riche, j'ai toujours vécu commo-
» dément; & il m'eſt de toute impoſſi-
» bilité de vivre commodément dans
» mon petit ménage avec onze cents
» francs de rente quand même ils ſe-
» roient aſſurés, bien moins encore avec
» trois cents auxquels d'un jour à l'autre
» je puis être réduit. Mais écartons cette
» prévoyance. Pourquoi voulez-vous
» que ſur mes vieux jours je faſſe ſans
» néceſſité le dur apprentiſſage d'une vie
» plus que frugale à laquelle mon corps
» n'eſt point accoutumé; tandis qu'un
» travail qui n'eſt pour moi qu'un plai-
» ſir, me procure la continuation de
» ces mêmes commodités dont l'habi-
» tude m'a fait un beſoin, & qui de
» toute autre maniere ſeroient moins à
» ma portée ou me coûteroient beau-
» coup plus cher? Vos Meſſieurs, qui
» n'ont pas pris pour eux cette auſté-
» rité qu'ils me preſcrivent, font bien
» d'intriguer ou emprunter, plutôt
» que de s'aſſujettir à un travail ma-
» nuel qui leur paroît ignoble, uſu-
» rier, inſupportable, & ne procure

» pas tout-d'un-coup des raffles de cinquante mille francs. Mais moi qui ne » pense pas comme eux sur la véritable dignité ; moi qui trouve une » jouissance très-douce dans le passage » alternatif du travail à la récréation ; » par une occupation de mon goût » que je mesure à ma volonté, j'ajoute » ce qui manque à ma petite fortune » pour me procurer une subsistance aisée, & je jouis des douceurs d'une » vie égale & simple autant qu'il dépend de moi. Un désœuvrement absolu m'assujettiroit à l'ennui, me forceroit peut-être à chercher des amusemens toujours coûteux, souvent » pénibles, rarement innocens, au » lieu qu'après le travail le simple repos a son charme, & suffit avec la » promenade pour l'amusement dont » j'ai besoin. Enfin c'est peut-être un » soin que je me dois dans une situation aussi triste d'y jetter du moins » tous les agrémens qui restent à ma » portée pour tâcher d'en adoucir l'amertume, de peur que le sentiment » de mes peines aigri par une vie austere ne fermentât dans mon ame & » n'y produisît des dispositions haineuses & vindicatives, propres à me

„ rendre méchant & plus malheureux.
„ Je me ſuis toujours bien trouvé d'ar-
„ mer mon cœur contre la haine par
„ toutes les jouiſſances que j'ai pu me
„ procurer. Le ſuccès de cette méthode
„ me la rendra toujours chere, & plus
„ ma deſtinée eſt déplorable, plus je
„ m'efforce à la parſemer de douceurs,
„ pour me maintenir toujours bon.

„ Mais, diſent-ils, parmi tant d'oc-
„ cupations dont il a le choix, pour-
„ quoi choiſir par préférence celle à
„ laquelle il paroît le moins propre, &
„ qui doit lui rendre le moins? Pour-
„ quoi copier de la muſique au lieu de
„ faire des livres? Il y gagneroit da-
„ vantage & ne ſe dégraderoit pas. Je
„ répondrois volontiers à cette queſtion
„ en la renverſant. Pourquoi faire des
„ livres au lieu de copier de la muſi-
„ que, puiſque ce travail me plaît &
„ me convient plus que tout autre, &
„ que ſon produit eſt un gain juſte,
„ honnête & qui me ſuffit? Penſer eſt
„ un travail pour moi très-pénible, qui
„ me fatigue, me tourmente & me
„ déplaît; travailler de la main & laiſ-
„ ſer ma tête en repos me récrée &
„ m'amuſe. Si j'aime quelquefois à
„ penſer, c'eſt librement & ſans gêne,

„ en laiſſant aller à leur gré mes idées
„ ſans les aſſujettir à rien. Mais penſer
„ à ceci ou à cela par devoir, par mé-
„ tier, mettre à mes productions de la
„ correction, de la méthode, eſt pour
„ moi le travail d'un galérien, & pen-
„ ſer pour vivre me paroît la plus pé-
„ nible ainſi que la plus ridicule de
„ toutes les occupations. Que d'autres
„ uſent de leurs talens comme il leur
„ plaît, je ne les en blâme pas; mais
„ pour moi je n'ai jamais voulu proſ-
„ tituer les miens tels quels en les met-
„ tant à prix, ſûr que cette vénalité
„ même les auroit anéantis. Je vends
„ le travail de mes mains, mais les
„ productions de mon ame ne ſont
„ point à vendre; c'eſt leur déſintéreſ-
„ ſement qui peut ſeul leur donner de
„ la force & de l'élévation. Celles que
„ je ferois pour de l'argent n'en vau-
„ droient gueres & m'en rendroient
„ encore moins.

„ Pourquoi vouloir que je faſſe en-
„ core des livres quand j'ai dit tout ce
„ que j'avois à dire, & qu'il ne me
„ reſteroit que la reſſource trop ché-
„ tive à mes yeux de retourner & ré-
„ péter les mêmes idées? A quoi bon
„ redire une ſeconde fois & mal, ce

„ que j'ai dit une fois de mon mieux?
„ Ceux qui ont la démangeaiſon de
„ parler toujours, trouvent toujours
„ quelque choſe à dire; cela eſt aiſé
„ pour qui ne veut qu'agencer des
„ mots; mais je n'ai jamais été tenté
„ de prendre la plume que pour dire
„ des choſes grandes, neuves & né-
„ ceſſaires, & non pas pour rabâcher.
„ J'ai fait des livres, il eſt vrai, mais
„ jamais je ne fus un livrier. Pourquoi
„ faire ſemblant de vouloir que je faſſe
„ encore des livres, quand en effet
„ on craint tant que je n'en faſſe &
„ qu'on met tant de vigilance à m'en
„ ôter tous les moyens. On me ferme
„ l'abord de toutes les maiſons, hors
„ celles des fauteurs de la ligue. On
„ me cache avec le plus grand ſoin la
„ demeure & l'adreſſe de tout le mon-
„ de. Les ſuiſſes & les portiers ont
„ tous pour moi des ordres ſecrets au-
„ tres que ceux de leurs maîtres; on
„ ne me laiſſe plus de communication
„ avec les humains, même pour par-
„ ler, me permettroit-on d'écrire?
„ On me laiſſeroit peut-être exprimer
„ ma penſée afin de la ſavoir, mais
„ très-certainement on m'empêcheroit
„ bien de la dire au public.

„ Dans la poſition où je ſuis, ſi
„ j'avois à faire des livres, je n'en
„ devrois & n'en voudrois faire que
„ pour la défenſe de mon honneur,
„ pour confondre & démaſquer les im-
„ poſteurs qui le diffament : il ne m'eſt
„ plus permis ſans me manquer à moi-
„ même de traiter aucun autre ſujet.
„ Quand j'aurois les lumieres néceſ-
„ ſaires pour percer cet abyme de té-
„ nebres où l'on m'a plongé, & pour
„ éclairer toutes ces trames ſouterrai-
„ nes, y a-t-il du bon ſens à ſuppo-
„ ſer qu'on me laiſſeroit faire, & que
„ les gens qui diſpoſent de moi ſouf-
„ friroient que j'inſtruiſiſſe le public
„ de leurs manœuvres & de mon ſort ?
„ A qui m'adreſſerois-je pour me faire
„ imprimer qui ne fût un de leurs
„ émiſſaires ou qui ne le devînt auſſi-
„ tôt ? M'ont-ils laiſſé quelqu'un à qui
„ je puſſe me confier ? Ne ſait-on pas
„ tous les jours, à toutes les heures
„ à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit, &
„ doutez-vous que depuis nos entre-
„ vues vous-même ne ſoyez auſſi ſur-
„ veillé que moi ? Quelqu'un peut-il
„ ne pas voir qu'inveſti de toutes
„ parts, gardé à vue comme je le
„ ſuis, il m'eſt impoſſible de faire

„ entendre nulle part la voix de la juſ-
„ tice & de la vérité? Si l'on paroiſ-
„ ſoit m'en laiſſer le moyen, ce ſeroit
„ un piége. Quand j'aurois dit *blanc*
„ on me feroit dire *noir* ſans même
„ que j'en ſuſſe rien (4), & puiſqu'on
„ falſifie tout ouvertement mes an-
„ ciens écrits qui ſont dans les mains
„ de tout le monde, manqueroit-on
„ de falſifier ceux qui n'auroient point
„ encore paru, & dont rien ne pour-
„ roit conſtater la falſification, puiſ-
„ que mes proteſtations ſont comptées
„ pour rien? Eh Monſieur, pouvez-
„ vous ne pas voir que le grand, le
„ ſeul crime qu'ils redoutent de moi,
„ crime affreux dont l'effroi les tient
„ dans des tranſes continuelles, eſt ma
„ juſtification?

„ Faire des livres pour ſubſiſter eût
„ été me mettre dans la dépendance
„ du public. Il eût été dès-lors queſ-
„ tion, non d'inſtruire & de corriger,
„ mais de plaire & de réuſſir. Cela ne

---

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, ſi ſon exiſtence eſt connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Meſſieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

„ pouvoit plus ſe faire en ſuivant la „ route que j'avois priſe ; les tems „ étoient trop changés & le public „ avoit trop changé pour moi. Quand „ je publiai mes premiers écrits, en- „ core livré à lui-même, il n'avoit „ point en total adopté de ſecte & „ pouvoit écouter la voix de la vérité „ & de la raiſon. Mais aujourd'hui „ ſubjugué tout entier, il ne penſe „ plus, il ne raiſonne plus, il n'eſt „ plus rien par lui-même, & ne ſuit „ plus que les impreſſions que lui don- „ nent ſes guides.* L'unique doctrine „ qu'il peut goûter déſormais eſt celle „ qui met ſes paſſions à leur aiſe, & „ couvre d'un vernis de ſageſſe le dé- „ réglement de ſes mœurs. Il ne reſte „ plus qu'une route pour quiconque „ aſpire à lui plaire. C'eſt de ſuivre à „ la piſte les brillans auteurs de ce „ ſiecle, & de prêcher comme eux „ dans une morale hypocrite, l'amour „ des vertus & la haine du vice, „ mais après avoir commencé par pro- „ noncer comme eux que tout cela „ ſont des mots vides de ſens, faits „ pour amuſer le peuple, qu'il n'y a „ ni vice ni vertu dans le cœur de „ l'homme, puiſqu'il n'y a ni liberté

„ dans sa volonté, ni moralité dans „ ses actions, que tout jusqu'à cette „ volonté même est l'ouvrage d'une „ aveugle nécessité, qu'enfin la conscience & les remords ne sont que „ préjugés & chimeres, puisqu'on ne „ peut, ni s'applaudir d'une bonne action qu'on a été forcé de faire, ni „ se reprocher un crime dont on n'a „ pas eu le pouvoir de s'abstenir (5). „ Et quelle chaleur, quelle véhémence, quel ton de persuasion & de vérité pourrois-je mettre, quand je le „ voudrois, dans ces cruelles doctrines qui, flattant les heureux & les „ riches, accablent les infortunés & „ les pauvres, en ôtant aux uns tout „ frein, toute crainte, toute retenue, „ aux autres toute espérance, toute „ consolation; & comment enfin les „ accorderois-je avec mes propres „ écrits pleins de la réfutation de tous

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enseigné & publié jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réservée au *Système impie de la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font dire tout cela; eux se taisent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Risum teneatis, amici!*

„ ces sophismes? Non, j'ai dit ce que
„ je savois, ce que je croyois du moins
„ être vrai, bon, consolant, utile.
„ J'en ai dit assez pour qui voudra
„ m'écouter en sincérité de-cœur, &
„ beaucoup trop pour le siecle où j'ai
„ eu le malheur de vivre. Ce que je
„ dirois de plus ne feroit aucun effet,
„ & je le dirois mal, n'étant animé ni
„ par l'espoir du succès comme les au-
„ teurs à la mode, ni comme autre-
„ fois par cette hauteur de courage
„ qui met au-dessus, & qu'inspire le
„ seul amour de la vérité sans mélange
„ d'aucun intérêt personnel „.

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de secret que de bon sens. Par quelle inconcevable bêtise pourroit-il espérer, surveillé comme il est, de pouvoir garder un seul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de se défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance aussi stupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ses manuscrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte con-

fiance, est-il croyable qu'il ne s'en serviroit, dans la position terrible où il est, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penser que se voyant ainsi journellement découvert, il ne laissât pas d'aller toujours son train avec le même mystere, avec le même secret si bien gardé, soit en continuant de se confier aux mêmes traîtres, soit en choisissant de nouveaux confidens tout aussi fidelles?

J'entends insister. Pourquoi sans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choisir au moins pour ressource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la musique, s'il étoit vrai qu'il la sût, que n'en faisoit-il ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la savoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que sais-je moi! Tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris

(6) Aujourd'hui ce sont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aisé de prévoir.

pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même ; les plus médiocres talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple & traiter de juif par le philosophe D***. pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D * * *. qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entiere un sage aussi vertueux que désintéressé ; & le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté, la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que

les usures du juif J. J. l'ayent rendu fort riche, ni que le désintéressement du philosophe D*** l'ait appauvri. Eh comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à ses ennemis & se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous ?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

FIN du troisieme Volume.

